

# LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS  
DE LANGUE FRANÇAISE  
(Section d'Égypte)

## SOMMAIRE

	Pages.
MARCEL JUNGFLEISCH . . . . .	Pour une politique des hôpitaux . . . . . 1
GASTON WIET . . . . .	Positions . . . . . 9
FERNAND LEPRETTE . . . . .	Lettre à Charles Morgan . . . . . 39
ÉTIENNE DRIOTON . . . . .	Le théâtre égyptien ( <i>suite</i> ) . . . . . 43
MAHMOUD TEYMOUR . . . . .	La cervelle de veau . . . . . 69
NOUR EL-AINE . . . . .	Pèlerinage . . . . . 74
ALEXANDRE PAPADOPOULO . . . . .	Un philosophe entre deux défaites . . . . . 78



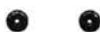
ÉGYPTE : 7 PIASTRES

# LIBRAIRIE HACHETTE

CAPITAL 110 MILLIONS DE FRANCS



Le plus grand choix de volumes,  
revues et journaux français  
et en toutes autres langues



*Dépositaires des ouvrages*

## LAROUSSE



Succursales ou Dépositaires  
dans toutes les principales  
villes du Proche-Orient



La Librairie Hachette est acheteuse  
de tous les exemplaires n° 1 de la *Revue du Caire*

**V**  
**FOR** **VICTORY**

  
**FOR** **SERVICE**

# BRITISH WAR FUND

FOR

# WELFARE OF TROOPS



Les Soldats Britanniques qui nous défendent ont *DROIT* à un peu de bien-être, c'est le *DEVOIR* de tous de nous aider à le leur procurer.

**BONNER SANS COMPTER**  
les plus petites donations sont utiles



SOCIÉTÉ ANONYME  
FRANÇAISE



**OROSDI-BACK**



LE CAIRE

R. C. 302

—  
PORT-SAÏD

un titre de

**Noblesse**

la cigarette  
de luxe

**GIANACLIS**



FOURNISSEURS  
DE S.M. LE ROI  
FAROUK Ier.

# LA REVUE DU CAIRE

BULLETIN

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

---

TOME VII

LE CAIRE

1941



# LA REVUE DU CAIRE

---

---

## POUR UNE POLITIQUE DES HÔPITAUX.

Il est souvent fait état d'une politique du coton ou du blé, d'une politique douanière, etc. Reprenant ce genre de locution devenu familier, nous l'adapterons à la brève évocation d'un problème dont personne n'a le droit de se désintéresser : l'hospitalisation des malades en Égypte.

Le sujet est vaste ; pour l'exposer avec quelque détail, il faudrait plusieurs volumes et le concours d'une phalange de spécialistes. Notre but est infiniment plus modeste : prenant pour exemple ce Caire que nous voyons vivre — et aussi souffrir — sous nos yeux, nous voudrions rappeler ce qui a déjà été fait et chercher à en déduire des prévisions sur ce qui reste encore à faire. Nous rencontrons ainsi la justification de notre titre : la politique est l'art de gouverner, c'est-à-dire de prévoir.

La ville du Caire s'accroît fort rapidement ; l'hospitalisation des malades y a réalisé des progrès plus considérables encore. Les statistiques gouvernementales n'en peuvent donner qu'une idée imparfaite, elles sont récentes et n'englobent que les institutions officielles ; pour des raisons de continuité ou autres, nous avons été forcés d'en écarter les hôpitaux de l'armée, des prisons, des chemins de fer et ceux spécialisés

dans les soins des yeux (1). Il aurait fallu distinguer entre hôpitaux et hospices, etc. Tels quels, les chiffres sont déjà frappants.

ANNÉES.	POPULATION DU CAIRE.	NOMBRE DE LITS.	NOMBRE DE LITS par 1000 habitants.
1907.....	678.434	1.621	2,38
1912.....	730.000 environ	2.258	3,09
1917.....	790.939	3.586	4,53
1922.....	927.000 environ	4.207	4,53
1927.....	1.064.567	4.302	3,80
1932.....	1.235.000 environ	5.407	4,38
1937.....	1.307.422	7.717	5,90
1939 (1).....	1.340.000 environ	8.787	6,55

(1) Derniers chiffres publiés.

Au premier abord, ces chiffres pourraient paraître d'autant plus rassurants que la contribution des hôpitaux privés les améliore d'environ 30%. Il serait donc malséant de ne pas reconnaître — et louer comme il se doit — l'importance de l'effort accompli en si peu de temps. Certes la situation est nettement moins mauvaise que par le passé ; toutefois, il n'est pas encore permis de la qualifier de satisfaisante. Le point de départ était si bas que d'après les opinions autorisées, il reste encore beaucoup à faire.

Pour se trouver dans une situation normale à ce point de vue, le Caire a donc un urgent besoin d'un plus grand nombre de dispensaires et d'hôpitaux.

(1) Ces derniers sont ceux qui ont connu le plus magnifique essor.

L'État-Providence a de larges pouvoirs, ses ressources sont considérables mais il n'est pas omnipotent et ses disponibilités budgétaires sont limitées. Aussi, dans cette œuvre magnifique s'est-il trouvé heureusement aidé par la bienfaisance privée. La charité des particuliers, des communautés et associations de toutes sortes s'est largement exercée, dans les meilleures intentions. A son égard, l'État ne pouvait remplir qu'un office de Mentor, rôle toujours délicat à tenir.

Dès avant 1900 et depuis, nous avons assisté à toute une floraison d'hôpitaux particuliers dont les moyens venaient renforcer l'action gouvernementale. Employant la faculté de céder à bas prix certains terrains écartés, il semble que le Département de la Santé Publique ait alors cherché à influencer sur la concentration des hôpitaux particuliers dans certaines zones réputées saines et tranquilles : les hauteurs de l'Abassieh et les jardins de Guezireh par exemple.

A cette époque, tout hôpital était encore considéré comme un établissement dangereux au premier chef (1). Sans doute n'osait-on plus emprisonner le malade, mais par une survivance des concepts moyenâgeux, on s'efforçait d'y enfermer la maladie avec la crainte constante qu'elle s'en échappe pour se propager par la ville et la ravager.

Certaines fièvres contagieuses mises à part (et qui continuent à relever plus ou moins des hôpitaux dits « d'isolement »), reconnaissons que cette appréhension était tout au moins exagérée. Elle s'est atténuée avec le temps grâce à l'expérience acquise, à de plus justes notions sur la microbiologie (cette « grande incomprise » comme nous disait notre professeur Duclaux qui fut le meilleur collaborateur de Pasteur) et aux progrès de l'antiseptie et de l'asepsie.

---

(1) Loi n° 13 de 1904, Arrêtés subséquents du Ministère de l'Intérieur des 29 août 1904 et 11 juin 1905 (Établissements dangereux ou insalubres, hôpitaux, Classe I, Catégorie A) et du 31 mai 1920 (Établissements insalubres, hôpitaux, Classe I, Catégorie A).



Incité par des motifs de commodité, il était facile de conclure que si un hôpital ordinaire pouvait être un voisin assez gênant il n'était pas formellement dangereux pour les populations vivant à l'entour. De là, à le tolérer dans les zones de la ville réservées uniquement à l'habitation, il n'y avait qu'un pas trop vite franchi malgré les lois et arrêtés toujours théoriquement en vigueur. C'était tomber d'une défiance exagérée dans l'extrême contraire d'une confiance imprudente. Nous aurons l'occasion d'exposer plus loin que ce sont au contraire les populations avoisinantes qui sont nuisibles aux malades. Par un heureux hasard, l'Administration de 1900 s'était donc trouvé agir au mieux lorsqu'elle avait tenté d'éloigner les hôpitaux du centre de la ville, cette tendance devrait être restaurée.

Les hôpitaux ont besoin qu'on leur recrute et sélectionne les malades qu'ils soigneront. Dans un intérêt général bien compris, ils ne devraient pas y procéder eux-mêmes. Depuis longtemps d'ailleurs, par le biais des externats, ils cherchent à se décharger de ce surcroît de travail et d'encombrement qui diminue leur potentiel d'efficacité. La propagande, l'affectation des malades constituent l'œuvre réservée aux dispensaires. On ne louera jamais assez les bienfaits de l'esprit sage qui avait su maintenir l'Assistance Publique dans cette voie droite. Au contraire de l'hôpital qui soigne, le dispensaire — qui, lui, ne doit pas soigner — est organisé pour écarter doucement la foule des cas par trop anodins et panser les plaies légères. Quand le cas semble plus sérieux, il lui appartient de convaincre le malade de se faire soigner et de l'envoyer à l'hôpital qualifié. Si par excès de zèle, un dispensaire se laissait aller à empiéter sur le rôle de l'hôpital, il compromettrait du même coup le succès de deux missions entièrement différentes, nous y insistons. Réciproquement, un hôpital qui jouerait au dispensaire, s'enliserait dans l'encombrement.

De toute évidence, les dispensaires doivent être situés,

bâti, équipés et dirigés en vue des attributions spéciales que nous venons de préciser. Simples mais nombreux, facilement accessibles à leur clientèle, ils doivent se trouver épars au cœur même de la ville avec une densité plus grande dans les quartiers les plus peuplés et — ce sont souvent les mêmes — les plus pauvres. Toutes ces conditions sont formellement opposées à celles souhaitables pour les hôpitaux.

Le malade une fois reconnu et hospitalisé, a besoin — outre les meilleurs soins, cela va sans dire — d'être placé dans un endroit calme et sain. Cette double nécessité implique un certain éloignement du centre de la ville, éloignement qui s'inscrit en tête des désirs de l'Administration de 1900 et auquel il faut revenir. Le malade est un être en état de moindre résistance que le bien portant, sa fragilité momentanée fait de lui un terrain propice aux infections et accidents secondaires. Il faut donc écarter le malade 1° des porteurs de germes, 2° des endroits abondants en microbes nocifs (staphylocoques, etc.) ou en poussières qui les véhiculent, 3° des émanations malsaines (fumées d'usines, gaz de combustion provenant des moteurs d'autos, etc.), 4° des endroits humides, bas ou mal aérés, 5° du bruit (énervement inévitable du malade ou de l'opéré qui, par endroits, subit chaque heure 140 circulations de tramways et 1.100 passages d'autos de tous calibres à une quinzaine de mètres de son lit de souffrance!), 6° de tous les insectes, etc. C'est assez dire que la construction, l'aménagement ou l'agrandissement de tout hôpital situé dans le centre de la ville devrait être radicalement empêché. Ceci, nous le répétons, non pas tant pour les ennuis causés aux populations voisines que pour les dangers réels auxquels la tolérance d'emplacements défectueux soumet nos pauvres malades.

Si nous marquons sur un plan du Caire, la situation des hôpitaux actuels, nous verrons immédiatement qu'ils sont répartis en deux groupes principaux : 1° celui du Nil, vers le

Sud (hôpitaux de l'Université Fouad I<sup>er</sup>, Kasr el-Aini, de la Société Musulmane, Anglo-Américain, Antirabique, C.M.S. Arménien, etc.) ; 2° celui de l'Abbassieh, vers le Nord (hôpitaux des fièvres infectieuses, des aliénés, militaires, français, hellénique, italien, israélite, grec-catholique, copte, etc.).

L'un et l'autre de ces groupes satisfont à peu près aux desiderata exprimés plus haut. Il faudrait les étendre dans une direction telle qu'ils y répondraient mieux encore. Le plateau de Méadi au Sud, ceux de l'Abbassieh (1) et de l'Helmieh Guedideh au Nord, constituent des zones d'extension toutes indiquées.

Ici se pose un autre problème ; les besoins sont immédiats. Or le temps, certains matériaux de construction et d'équipement font défaut. Transformer en hôpitaux des maisons d'habitation déjà fortement usagées et au voisinage immédiat (parfois cinq mètres de distance !) de logis surpeuplés et vétustes ne semble pas une solution recommandable (2). A part les objections majeures au point de vue hygiénique, semblable opération s'expliquerait-elle au moins par l'économie et la célérité ? Il est permis d'en douter. Le terrain au centre de la ville est d'un prix élevé et le déchet à consentir pour le dégager est pécuniairement prohibitif. Les remaniements de bâtisses sont lents et coûteux ; si habilement qu'ils soient exécutés, le résultat ne peut satisfaire aux justes exigences des médecins ; force est de transiger, de s'accommoder de pis aller dont la gêne se fera de plus en plus sentir avec le temps.

A l'opposé de pareils expédients, la véritable solution est à chercher dans un esprit nouveau. Quand tel ou tel matériau manque (du fer à armer le ciment ou un ascenseur spécial,

---

(1) À expurger de dépôts d'ordures qui tendent à envahir fâcheusement le site jadis le plus sain du Caire.

(2) Si les constructions sont momentanément arrêtées, les démolitions ont rarement été plus actives. Où loger les occupants expulsés ?

par exemple) et que le temps presse, il est préférable de se conformer aux nécessités du moment au lieu de s'épuiser à lutter vainement contre elles. Les circonstances exceptionnelles que nous traversons ne nous permettent plus d'ériger ces hôpitaux monumentaux qui font la gloire des architectes (mais rarement la joie des médecins). Soit, résignons-nous à être de notre temps. Au lieu de l'imposante superstructure des étages, contentons-nous de constructions basses (le désert est vaste) et moins durables (la bâtisse du Mauristân de Kalaoun continue à défier fièrement les siècles ; mais qui oserait y risquer maintenant un seul malade?). S'il n'y a pas de fer pour armer le ciment, remplaçons-le par les cailloux du béton. Si le ciment est rare, la pierre abonde à Tourah. Revenons aux voûtes, aux coupes surbaissées. Les briques et blocs artificiels à base de chaux ou de plâtre (dans un pays où il pleut si peu !) permettent des constructions légères, rapides à élever et d'un coût modique. En quinze jours, dans la banlieue parisienne, nous avons vu achever le gros œuvre d'une villa de cinq pièces construite avec des blocs moulés ; le prix de revient en était inférieur de moitié à celui de tout autre mode de construction et l'habitabilité satisfaisante. Le Service de Santé de l'armée égyptienne a fait beaucoup et bien avec de faibles moyens, ses initiatives pourraient fournir de précieuses indications.

Notre exemple du Mauristân a été proposé *ab absurdo*. Toutefois, quand il s'agit de la construction d'un hôpital, il est permis de se demander si la recherche d'une grande durabilité doit constituer un facteur primordial. En bonne logique, l'architecture « médicale » devrait évoluer aussi vite que la médecine elle-même. Depuis un demi-siècle, nous avons brûlé une bonne partie de ce que nous adorions. Qui sait si dans une génération ou deux, les jeunes docteurs ne considéreront pas avec perplexité les bâtisses grandioses que nous leur aurons léguées. Peut-être préféreraient-ils trouver

dans leur héritage des installations moins résistantes à la pioche, installations qu'ils pourraient sans trop de frais modifier suivant d'autres données surgies dans l'intervalle.

Dans le reste de l'Égypte, il en va de même qu'au Caire. Il nous manque donc une politique générale des hôpitaux, politique qui soit à la fois rationnelle et adaptée aux circonstances. Pour ne pas nous laisser dépasser par les événements (1), il est indispensable de définir clairement une telle politique, de l'appliquer d'urgence et sans faiblesse.

Marcel JUNGFLAISCH.

---

(1) Comme cela s'est produit vers 1927.

## POSITIONS.

« Les gauches manquaient à la démocratie, les droites manquaient à la France » (JACQUES MARITAIN).

Une grande voix vient de s'élever, celle d'un homme qui n'a jamais fait partie d'aucun groupement politique, nous dit-il, et dont les déclarations ne comportent aucune arrière-pensée. *A travers le désastre*, de Jacques Maritain, est le livre que nous attendions tous, celui qui montre le vrai visage de la France. Maritain ne minimise pas la catastrophe en la réduisant, comme certains, à quelques anecdotes d'antichambres ministérielles, voire même d'alcôves, contées par des écrivains avides de nous montrer qu'ils avaient accès auprès des maîtres de l'heure. Sur-tout, Maritain nous procure l'espérance et la foi, et on peut le comparer à ces grands prophètes d'Israël, qui fustigeaient les vices de l'humanité au nom de l'espoir en Dieu. Les événements se précipitent aujourd'hui vers des destinées singulières, et si l'on suivait les gouvernants actuels de la France, on tournerait le dos aux instincts du pays : je pense, avec Maritain, qu'il est temps que des « dissociations morales internes cessent de prendre chez beaucoup le pas sur l'instinct national ». Cette manière de voir se retrouve chez nos amis britanniques et un écrivain d'outre-Manche déclarait récemment : « Ce que nous essayons en ce moment d'imaginer, ce n'est pas le triomphe ni l'échec de tel parti politique, c'est le destin de l'homme. » C'est pourquoi nous envisa-

gerons l'avenir de notre pays sans donner à notre exposé le nom pompeux de « politique intérieure » : c'est d'ailleurs une expression qui a caché, couvert, tant de marchandages honteux qu'on voudrait la proscrire à tout jamais. « Plus que des institutions politiques, écrit André Labarthe, c'est une forme de vie, une civilisation, une âme qui est en cause. »

Avec Maritain aussi, on se sent à l'aise en face d'une objection qui est couramment faite. On prétend que les Français d'outre-mer n'ont pas le droit de parler au nom de la France, parce qu'ils ignorent les idées de leurs compatriotes de la métropole, qui souffrent sous la botte de l'envahisseur, qui sont obligés de se taire sous la menace des exécutions ou du camp de concentration, et on tire argument de ce silence forcé pour assurer que, dans leur ensemble, les Français de la métropole approuvent les actes du gouvernement de Vichy et que pour le moins, ils ont une inaltérable confiance dans la personne du maréchal Pétain. Nous verrons plus loin ce qu'il convient d'en penser.

Je n'ai personnellement aucune prétention à l'habileté et j'écris honnêtement ce que je pense ; je n'ai aucun doute sur le compte de ceux de mes compatriotes qui ont du cœur, qui ne sont pas des politiciens. Je sais qu'ils comprendront mon attitude, même dans le cas extrême où j'aurais commis quelques erreurs d'interprétation. Je me range derrière Maritain : « Ce que je pense, dit-il, dans l'angoisse, correspond à ce qu'ils pensent là-bas sous l'oppression étrangère. »

Un aumônier catholique des Forces françaises Libres disait naguère à ce sujet : « Nous avons contre nous les Hérodiens, les Pharisiens et les Scribes. Les Hérodiens ne sont pas dangereux : ils laissent trop voir leur souci de plaire à l'ennemi. Les Pharisiens nous condamnent au nom de l'obéissance, c'est-à-dire d'un jeu de mots. Quant aux Scribes de tous les temps, ils n'ont jamais compris le risque. »



La France Libre a contre elle, à l'étranger, ceux que « la vérité fait cabrer, qui toujours se raidissent contre le droit chemin de la raison. » Les Pharisiens qui, sous couleur d'avoir évité l'effusion du sang, sont en fait ravis de l'avènement au pouvoir des partis de droite, nous reprochent d'avoir des visées politiques aux fins de rétablir le Front Populaire. C'est faux et ils le savent bien, ce qui ne les empêche pas d'ailleurs, contre toute logique, de nous accabler parce que nous n'avons pas de programme politique, ce qui est momentanément exact, puisque nous ne recherchons qu'une union anti-allemande. Pharisiens ceux qui disent : « J'admets et j'admire ceux qui se battent, mais je répudie le mouvement civil de la France Libre. » Tout comme s'il s'agissait d'un tournoi. Wladimir d'Ormesson leur a répondu dans le *Figaro* du 30 mars 1941 : « Certains ont une tendance à s'imaginer qu'ils sont en marge du conflit mondial, comme des spectateurs au balcon. Non, nous ne sommes pas en marge : nous ne sommes pas au balcon. La plus grande partie de la France est prisonnière. Et le drame n'est pas fini... Puisque nous sommes aujourd'hui condamnés à l'impuissance, ne pensons qu'à la France de demain. Et je suis sûr que mes lecteurs me comprendront. » On ne saurait guère reprendre la position impie de Romain Rolland en planant au-dessus de la mêlée.

Pharisiens ceux qui s'indignent vertueusement de certaines vivacités de langage inévitables : qu'ils aillent au fond des choses, cela vaudra mieux. Il faudrait ajouter que d'aucuns soutiennent le gouvernement de Vichy parce qu'il pratique pour eux la pire des démagogies, celle qui flatte les plus bas instincts, l'attitude du non-faire. La guerre est bien finie, se dit tout bas ce compatriote que je connais, qui s'est préoccupé pendant toute la première année de la guerre d'obtenir son affectation spéciale, et qui se retranche aujourd'hui derrière la discipline commandée par le maréchal.

Qu'on ne croie pas que je noircisse le tableau sur ce

point particulier. Une brochure nous parvient de France sous le titre *Amis du Maréchal*, qui envisage la création de cercles de partisans du maréchal. Mon attention a été attirée par le passage suivant, d'une sournoise habileté : « L'Ordre serait constitué par des groupes restreints d'anciens officiers, d'anciens combattants, de jeunes hommes, unis par une fidélité plus grande et plus consciente à la personne du Maréchal, unis par leur présence voulue sur le sol français, alors que la force de leurs sentiments et leur courage les désignaient, s'ils avaient eu moins de sagesse, pour la continuation de la guerre. Ils ne sont pas partis en Angleterre parce qu'ils ont cru que c'était plus difficile, plus honorablement aventureux en même temps que plus sage de se faire les chevaliers du Maréchal. »

### L'EFFONDREMENT MILITAIRE.

Je n'ai pas l'intention de revenir longuement sur des points déjà traités dans mes précédentes études, me bornant à apporter ici des indices nouveaux pour éclairer mes exposés antérieurs. Je ne peux m'empêcher de voir un jugement sur un aspect de la défaite dans ces réflexions d'André Siegfried, parues récemment dans le *Figaro*, rédigées dans un style de manuel comme pour égarer la censure : « Je reste convaincu que, malgré ses erreurs et ses passions, le peuple français est sain, que ses réactions naturelles sont celles du bon sens et de l'équilibre. Je crois aussi qu'il fait son devoir quand il est bien conduit et, *sur le terrain militaire, quand il est commandé.* » Dans sa courte Préface au *Mémorial de France* réuni par André-Paul Antoine, l'ancien député Tixier-Vignancour écrit avec une sécheresse voulue : « Le sort des armes a été funeste à la France engagée dans la guerre sans plan et sans moyens. »

De son côté, Maritain aboutit aux mêmes conclusions : « L'effondrement militaire de la France a été certainement dû à la supériorité technique et numérique écrasante de l'armement allemand ; mais en ce qui concerne la première sorte de supériorité, il était dû pour autant à nos propres erreurs, car il n'a tenu qu'à nous d'être en mesure d'opposer à l'Allemagne, sinon une armée aussi nombreuse, du moins un armement suffisant. »

Je désire enfin mentionner un récit de Jules Romains, tiré des *Sept mystères du destin de l'Europe*, qui illustre une fois de plus la carence de l'État-Major : « Un corps expéditionnaire permanent, de Gaulle l'avait réclamé dans son livre, faisant valoir, avec une lucidité admirable que, faute d'un tel instrument, la France était condamnée à préférer chaque fois l'inaction, et à voir ainsi démolir la paix par morceaux, jusqu'à la guerre générale où elle arriverait en mauvaise posture. Mais cette idée n'avait point retenu l'attention de l'État-Major, à qui la leçon de la Rhénanie ne servit pas davantage, car l'on n'a pas entendu dire qu'à la suite de cette alerte, il ait élaboré en toute hâte un projet de corps expéditionnaire et l'ait fait soumettre au Parlement, qui ne l'aurait certainement pas repoussé.

« Le lieutenant-colonel Didelet, chef d'État-Major du général Weygand, ajoute Jules Romains, vint me voir. Il m'apportait une étude qu'il venait de publier dans la *Revue hebdomadaire*. L'article était consacré à l'armée nouvelle. Il était fort bien écrit, très raisonnablement pensé. Je n'en ai compris le sens véritable que tout récemment. C'est en 1934 qu'avait paru le livre de Charles de Gaulle, fameux depuis. J'ignorais alors ce livre, comme presque tout le monde. Mais il n'avait pas passé inaperçu des milieux militaires. L'article du lieutenant-colonel Didelet, collaborateur intime de Weygand, était entièrement dirigé, je l'ai saisi avec évidence en lisant ces temps-ci le livre de Gaulle, contre les idées de ce dernier, et se proposait avant tout de signaler à l'opinion

les dangers d'une armée de métier, composée principalement de spécialistes, appelée à combattre par unités indépendantes, et dotée à cet effet d'un matériel à grande puissance, hautement perfectionné.

« Sur le matériel de l'armée proprement dite, continue Romains, Gamelin ne se laissait guère tirer de renseignements. Mais il avait l'air d'un homme satisfait, et sa discrétion même était rassurante. En tout cas, pas une mine, pas une réticence, pas un soupir de sa part qu'on eût le droit d'interpréter ainsi : « J'aurais beaucoup à dire, « mais... », ni davantage : « Vous qui avez l'oreille de « l'opinion, et des ministres, répétez sur tous les tons « que je n'ai pas ce qu'il me faut, qu'il y a un effort « énorme à faire d'urgence, que, sinon, l'on court à la « catastrophe... »

Jusqu'ici, je ne me suis pas occupé des batailles, par manque de documents complets d'abord, et ensuite parce qu'il est difficile de parler des fautes commises sans avoir pu lire auparavant les rapports de l'ennemi. Si j'aborde le problème aujourd'hui, c'est surtout à cause de certaines répercussions d'ordre moral.

Le 28 mai 1940, Paul Reynaud, énonçant une contre-vérité déclarait : « Le Roi des Belges qui nous avait appelés à son secours a capitulé, sans un mot, en rase campagne. » Un mois plus tard, le maréchal Pétain reprenait l'affirmation à son compte : « La bataille des Flandres s'est terminée par la capitulation de l'armée belge en rase campagne et l'encerclement des divisions anglaises et françaises. » Plus récemment, un plaidoyer du gouvernement de Vichy dégageait la responsabilité française : « L'honneur a été sauvé sur le champ de bataille, où, seule, abandonnée par les Anglais, l'armée française a subi le choc allemand, et n'a capitulé que lorsqu'elle a entraîné les armées allemandes si loin en France qu'elles n'ont pu se retourner contre l'Angleterre. »

Il n'est pas dans mon esprit d'accabler le général Corap, mais il paraît établi aujourd'hui que la déroute

de son armée a seule motivé l'encerclement des armées anglaises et belges. « Chose invraisemblable, écrit Robert Goffin dans *Le Roi des belges a-t-il trahi?*, on dit que les ponts sur la Meuse se sautent pas, ce qui me paraît impossible. La Meuse est traversée sans résistance, les éléments motorisés courent d'un trait jusqu'à Mézières, Charleville, Rethel, Vouziers. Que s'est-il passé? L'effroi me monte au visage quand j'y pense. Pourquoi des considérations et des explications devant ce fait brutal? Il y a bientôt 100.000 prisonniers, un butin incalculable; la IX<sup>e</sup> armée s'est volatilisée. Il n'y a que 2 hommes tués par mille combattants et encore, ce sont des soldats qui sont touchés en pleine débandade. Le jour suivant, on annonce les avant-gardes blindées dans les environs de Laon et de Reims. Et je ne puis que me répéter inlassablement que je ne comprends pas; que la logique ne peut pas expliquer ce qui s'est passé. C'est l'heure tragique où Gamelin ne répond plus de rien; Paris peut être pris le surlendemain. On destitue le général en chef; on limoge 15 généraux. Il est trop tard. Le front est rompu, la brèche de Sedan a ouvert le pays à l'invasion et tous les efforts verbaux des chefs français n'y changeront rien. »

Cette page de Robert Goffin est atroce dans son laconisme émouvant. En tout cas, la valeur des hommes n'est pas en cause, car l'écrivain belge dit plus loin dans son ouvrage : « Ce ne sont pas les Français qui ont manqué de courage; ils ont manqué de réserves. La cause militaire française a été trahie par ses chefs inintelligents. Le plus grand crime militaire n'est pas la trahison, mais l'incompétence. »

On voit pourquoi les chefs militaires français n'ont pas « capitulé en rase campagne ». Tels naguère les maréchaux allemands, ils ont eu la suprême habileté de laisser à des représentants du gouvernement le soin de mettre bas les armes. Et ainsi, les militaires qui tiennent actuellement les leviers de commande en France s'obstineront toujours contre le mouvement de la France Libre, leur

remords permanent. Ils le combattent d'abord pour une raison personnelle : les généraux vaincus reprocheront toujours au général de Gaulle d'avoir vu clair. Pour ce motif et aussi pour des causes politiques, le maréchal Pétain, dès le premier jour, attaque au lieu de se défendre et invoque uniquement comme raison de la défaite que « l'esprit de jouissance l'a emporté sur l'esprit de sacrifice ». Et les politiciens de tout bord qui entourent le chef de l'État d'emboîter le pas. S'ils insistent, c'est qu'ils sont de bonne foi : les possédants français estiment toujours que la France est en décadence dans les moments où leurs gains ne sont plus en sécurité.

### LE DÉSARROI POLITIQUE.

La France est partie en guerre sans préparation : les militaires doivent en répondre les premiers, mais il convient de leur associer le pouvoir politique. « L'effondrement a été dû, écrit Maritain, à une faillite générale des gouvernants, des chefs des partis, des leaders des classes dirigeantes ; enfin il s'est accompagné d'un ensemble de circonstances psychologiques fatales, dans lesquelles un peuple politiquement démoralisé, mais qui garde toutes ses vertus naturelles, s'est trouvé enveloppé. »

Maritain s'accorde avec les idées que j'ai suggérées après tant d'autres : selon lui, quelques Français « compaient sur la défaite pour donner à la France une leçon et l'amener à pénitence ». Je n'ai jamais dit autre chose et, en écrivant le mot de trahison, je ne veux évoquer aucune idée de perfidie ni de déloyauté, telles qu'on les rencontre dans les meilleurs mélodrames. « L'impression que nous avons tous ressentie, poursuit Maritain, que la France a été trahie de toutes parts, correspond sans doute à la réalité, mais à condition de donner au mot trahison un

sens beaucoup plus étendu, plus complexe, et tout à la fois plus douloureux et moins chargé d'intentions criminelles qu'on ne le fait d'ordinaire.» Déjà Bernard Shaw avait fait observer que le tragique de l'assassinat de Jeanne d'Arc, c'est qu'il n'a pas été commis par des assassins.

J'ai exposé naguère ma manière de voir sur les divisions politiques d'avant-guerre, mais il importe de lire les pages que Maritain consacre à la question :

« Il apparaît que les partis qui se réclamaient du peuple et de la liberté ont fait une faillite totale. Ils avaient à la vérité perdu toute foi dans leur principe. Depuis longtemps ils éprouvaient devant les hommes de droite un étrange complexe d'infériorité, dû au sentiment obscur que ceux-ci du moins invoquaient une doctrine, si sommaire fût-elle, une tradition, et cette autorité qui échappait chaque jour davantage aux mains débiles des hommes de gauche. Tout en craignant et abhorrant la droite, les chefs des partis de gauche, une fois parvenus au pouvoir, n'avaient en tête que de mériter l'estime et la considération des couches sociales que la droite représentait. Par ailleurs, ils pratiquaient une politique extérieure sans dessein ferme ni volonté, déplorablement oscillante et paralysée par les slogans de politique intérieure et les soucis électoraux. Ils s'appuyaient avec raison — en cela ils étaient vraiment dans la tradition de la France — sur les sentiments de liberté et de générosité de la nation, et sur l'instinct sauveur qui lui montrait dans les dictateurs totalitaires un péril mortel pour elle, pour la paix du monde et pour la civilisation. Mais en même temps ils ne savaient ni vouloir l'effort difficile et les sacrifices qui auraient pu écarter ce péril, ni susciter un grand mouvement d'élan national, fût-ce au nom du vieux jacobinisme, désormais bien mort.

« La faillite des partis qui se réclamaient de l'ordre et de l'autorité n'a pas été moins décisive. Enfermés dans leurs ressentiments et dans leur fatuité, adorant la force



et ne croyant qu'au pseudo-réalisme d'un petit machiavélisme impuissant, détestant et sabotant comme entaché de sentimentalisme et d'idéologie tout ce qui faisait appel au sens de la générosité et de la grandeur, tenant la France pour un pays à moitié déchu, qui devait renoncer à toute grande action dans le monde et se replier sur une politique d'égoïsme national et d'abdication, leurs chefs n'avaient de vigueur que pour ruiner tout ce que tentaient au gouvernement leurs faibles adversaires politiques, et montraient en cela une stupéfiante indifférence au bien commun et au renom de leur pays. A vrai dire la France qu'ils aimaient et voulaient servir n'était pas la France, mais leur France. Ils excluaient de leur cœur et de la communauté nationale une moitié du peuple, de l'histoire et des traditions françaises, tout ce qui n'était pas la bonne France, leur France. En définitive, ils tablaient sur les dictatures totalitaires et plaçaient leur confiance en elles, et l'idée d'une victoire de la France démocratique sur les dictateurs les effrayait comme un désastre du monde civilisé.»

Maritain emploie, comme je l'ai fait moi-même, comme on le dit partout, les mots de droite et de gauche. Mais une définition s'impose, car l'ancienne droite conservatrice serait étonnée de voir porter contre elle des accusations aussi graves. Je dois convenir que c'est sous les auspices du parti radical, parti qui, sous couleur d'une lutte anticléricale, fit en réalité la guerre au catholicisme, à toute idée spirituelle, que se forma une ploutocratie jouisseuse, laquelle rejoignit d'ailleurs les capitalistes conservateurs. « La guerre, écrivait Julien Benda dans *Délire d'Éleuthère*, était entre ceux qui se veulent grands et ceux qui se veulent heureux. » Je définirais assez convenablement la droite « esprit de profit » et la gauche « esprit de revendication ». Et je ne joue pas sur les mots : si, au cours de ces notices, je me suis attaqué plus souvent à l'esprit de profit, qui caractérise la féodalité financière, c'est qu'il est à l'origine de celui de revendication, et aussi

parce que la classe riche, plus instruite, est plus coupable de se soustraire à ses obligations. Cette attitude ne saurait impliquer une certaine complaisance pour la dictature du prolétariat, dont j'ai la même horreur que des régimes totalitaires de droite : les deux conceptions sont identiques. Mais je me conforme au conseil que François de Curel met dans la bouche d'un prêtre, dans le *Repas du Lion* : « Toute votre vie, soyez indulgent pour les pauvres. Ils sont aigris, tout ici-bas leur paraît injuste. Lorsque vous les verrez perdre patience, abuser de la force, être grossiers, haineux, rappelez-vous que de moins misérables se sont révoltés. »

Le trait suivant, conté par Anatole France dans la *Vie littéraire*, fera comprendre ma pensée : « J'eus pour professeur, dit-il, un prêtre très honnête, mais un peu farouche, qui punissait les fautes des écoliers non pour elles-mêmes, mais pour le degré de malice qu'il jugeait qu'on y mettait. Il était indulgent à l'endroit des instincts et des mouvements obscurs de l'âme et du corps, et il y avait parmi nous des brutes à qui il passait à peu près tout. Au contraire, s'il découvrait un péché commis avec industrie et curiosité, il se montrait impitoyable. L'élégance dans le mal, voilà ce qu'il appelait malice et ce qu'il poursuivait rigoureusement. »

Les élections de 1936 ont été dominées par des faits qu'il ne faut pas oublier. Les Français aiment spontanément la liberté, et s'ils ont voté à gauche, c'était pour protester contre les entreprises manquées du 6 février 1934, et les scandales financiers ont accentué cette tendance. Double insurrection contre une double atteinte à la liberté : puissance de l'argent et dictature politique. Les réformes accomplies par le gouvernement du Front Populaire étaient, suivant les termes de Maritain, justes en elles-mêmes et ne faisaient que remédier aux lacunes d'une législation arriérée. En un sens elles étaient même trop timides, car pour être efficaces elles auraient dû s'accompagner de réformes de structure. « Nous ne nions

pas que les chefs de la gauche se sont montrés, comme l'a dit Georges Dumani dans la *Paix du Soir*, fidèles à une idéologie de réformes brutales avec un sentiment national moins vif que celui de leurs idées passionnées.» Au moment où fut décrétée la semaine de quarante heures, la classe ouvrière prit une attitude révolutionnaire, au mépris de ses propres intérêts et de ceux du pays, c'est indubitable, mais croit-on que de la part des riches, l'exportation systématique des capitaux ne fut pas un aussi grand crime ? En tout cas, la haine des possédants contre la classe ouvrière devenait d'autant plus forte que les difficultés financières s'aggravaient. Rappelons-nous les assemblées de la fin du règne de Louis XVI qui prétendaient toutes faire combler le déficit par d'autres. De même à la veille de la guerre, le pays est divisé en une somme de groupements, politiques, économiques, professionnels, qui tous se préoccupaient de rejeter les charges sur le voisin. Personne ne voulait faire un sacrifice. En vérité la menace du Psalmiste s'était réalisée : « Leurs idoles sont de l'argent et de l'or ; elles ont des yeux et ne voient point ; elles ont des oreilles et n'entendent point. Qu'ils leur ressemblent ceux qui les font, et tous ceux qui se confient en elles ! » On sait que tous les régimes tombent sous la menace de catastrophes financières et, même sans la défaite, le gouvernement aurait eu des déboires, mais là aussi, un remède pouvait être envisagé dans le cadre des institutions républicaines.

Quoi qu'il en soit, Maritain a raison de conclure : « Ceux des dirigeants de la bourgeoisie et du grand capitalisme que l'esprit de classe dominait ont maintenant leur revanche des journées de février 1934 et de la grande peur des grèves sur le tas. » Cette accusation est corroborée par Géraud Jouve dans *Mon séjour chez les Nazis* : « J'affirme, dit-il, en pesant les mots, qu'une partie de la bourgeoisie française se rendant compte qu'elle avait perdu le contrôle des masses et désespérant de le reprendre par ses propres forces, a voulu la défaite

de la France, comme un détour nécessaire, inéluctable, pour l'instauration en France d'un régime autoritaire, tandis que l'autre partie de cette même bourgeoisie, la plus nombreuse et la moins consciente, avait peur de la victoire et redoutait encore moins une défaite qu'une guerre prolongée.»

### L'ARMISTICE.

En ce qui concerne l'armistice, Maritain écrit : « La question était de savoir si devant le fait de la situation irrémédiable de l'armée, il fallait choisir ou bien une capitulation totale de la France, ou bien seulement une capitulation de l'armée métropolitaine, le gouvernement français quittant alors le pays pour continuer la lutte avec les forces de l'empire. Le choix impliquait des deux côtés des éventualités terribles pour le pays. Le moindre mal qu'il s'agissait de choisir était en tout cas un mal immense. Au regard des critères de raison qui s'imposent au jugement humain, il apparaît qu'on a choisi la moins bonne partie de l'alternative.»

On joue sur les mots lorsqu'on nous reproche d'avoir protesté contre l'armistice. C'est ce que fit le maréchal Pétain tout le premier, quand il déclara au pays le 26 juin 1940 : « Je ne serais pas digne de rester à votre tête si j'avais accepté de répandre le sang des Français pour prolonger le rêve de quelques Français mal instruits des conditions de la lutte.» En affirmant à plusieurs reprises que cet acte fut une erreur, je n'ai jamais discuté le côté militaire de la question, mais j'ai pensé à son aspect politique. J'ai toujours estimé qu'il fallait « éviter que le massacre des innocents continue », et je dis que ceux qui pensent autrement n'étaient pas là-bas. Je ne saurais être prodigue du sang des autres. Toutefois, j'aurais préféré

qu'on ne le crie pas sous la forme suivante : « Le Maréchal, un homme qui s'y connaît en honneur militaire, a estimé qu'à la cause de la paix du monde, la France avait payé son écot et qu'il était temps d'arrêter les frais. »

Le grand écrivain catholique expose ensuite les raisons qui peuvent expliquer l'attitude des hommes qui ont poussé à l'armistice. On les connaît : ils ont cru à une défaite rapide de la Grande-Bretagne, mais surtout, ils ont voulu rétablir l'ordre à l'intérieur en instaurant « un régime catholico-dictatorial ». Mais écoutez : « L'opération manquée à plusieurs reprises contre les libertés politiques de citoyens français et contre la vocation temporelle de la France pouvait maintenant réussir à condition d'accepter définitivement la défaite et d'en faire retomber toute la responsabilité sur la « mauvaise » France qui avait pris position contre le fascisme. »

Dans une situation où « tout plutôt que Hitler » était la seule solution, on a préféré la protection de Hitler, écartant d'un air dédaigneux notamment la fédération avec la Grande-Bretagne, même si pour certains Français cette solution pouvait être envisagée comme un moindre mal.

Et voici le réquisitoire final : « Il n'y a pas de dés-honneur à céder à la contrainte lorsque, terrassé par un ennemi plus puissant, et ayant épuisé tout moyen de défense, on proteste qu'on souffre violence et qu'on est contraint à des termes qu'on tient pour inacceptables. Ce qui est stupéfiant, c'est que le gouvernement Pétain ait déclaré honorables, et donc tenu pour acceptables en eux-mêmes, les termes de l'armistice qu'il était réduit à signer. Il fallait bien du reste qu'il les estimât honorables, puisqu'il les acceptait sans avoir épuisé physiquement toute possibilité de résistance. »

Oh ! nous savons bien qu'on a fait allusion au sort des prisonniers : ose-t-on encore en parler, de ces malheureux toujours dans les geôles allemandes malgré l'armistice ? Je vais y revenir.

Il restait une échappatoire sur la conclusion d'un armistice, si les gens qui l'ont conclu n'avaient pas été imbus d'une passion partisane contre ceux de leurs compatriotes qui ne pensaient pas comme eux sur le plan de la politique intérieure. « Un armistice conclu par la force, écrit Maritain, mais dans un sentiment de fidélité obstinée aux valeurs pour lesquelles on avait combattu, et de solidarité morale avec le peuple allié qu'on était contraint d'abandonner, aurait gardé la dignité dans le malheur. » Mais l'idée lancée par certains gouvernants français, dès l'armistice, d'une collaboration avec le vainqueur m'a toujours semblé l'équivalent de l'acceptation morale de la défaite, ce qui correspond à un désir sadique d'esclavage.

Sur cette question, il conviendra de ne jamais oublier les termes, catégoriques dans leur mesure, de la lettre si digne qu'adressa au maréchal Pétain le Professeur Basdevant pour lui présenter sa démission de juriste du ministère des Affaires Étrangères. En cette qualité, il a dû parfaitement connaître les détails des affaires de Syrie qui motivent sa retraite : « J'avais pensé que la convention d'armistice et les principes du Droit des Gens limitant les obligations de la France à ce qui était clairement exprimé, il était permis de revendiquer pour Elle tout ce qu'elle n'avait pas abandonné. J'avais pensé également que l'intérêt national nous recommandait et que notre honneur nous imposait d'une part de tenir scrupuleusement tous les engagements exprimés dans la convention d'armistice, d'autre part de n'accorder à la Puissance avec qui la Paix n'est pas encore conclue aucune assistance dans la lutte qu'elle poursuit contre notre alliée d'hier ; cela nous amenait à conformer notre conduite, dans toute la mesure compatible avec les obligations que nous impose la convention d'armistice, aux règles traditionnellement établies de la neutralité. La France, en se plaçant sous l'Empire du Droit, y trouvait, dans sa situation difficile, un appui contre les prétentions

injustifiées d'où qu'elles puissent venir. Pour ma part, je place le respect du Droit et le sentiment de l'Honneur parmi les forces morales au secours desquelles la France ne devait pas renoncer.

« Sans revenir davantage sur le passé, je dois aujourd'hui constater que des interprétations officielles ont été données, qui, à un simple droit de surveillance substituent au profit de l'Allemagne un droit de libre utilisation et disposition. Je ne puis me dissimuler de bonne foi par des artifices l'assistance que nous prêtons ou prêterons à l'Allemagne dans ses opérations militaires ni que cette assistance rende impossible de placer désormais la France sous la sauvegarde des règles de la neutralité. Les déclarations récentes du Vice-Président du Conseil présentent presque la situation de la France comme si elle était définie non par une convention d'armistice qui, si lourde qu'elle soit, comporte des limites à nos obligations et aux droits du vainqueur, mais, sauf une réserve, par une capitulation à merci. Une capitulation à merci doit elle-même laisser au vaincu son honneur. L'honneur est le patrimoine moral que, chef d'une famille qui comptait sept enfants avant qu'elle ne devint l'une des plus éprouvées de la guerre, j'entends, pour ce qui dépend de moi, conserver intact à ceux qui me restent. La conception de l'honneur ne me permet pas de me placer dans mes conseils sur le terrain adopté par votre Gouvernement. »

Battue, la France a perdu momentanément son indépendance, mais en signant un pacte de collaboration, le gouvernement de Vichy a renoncé *motu proprio* à être maître de ses actes. Au lieu de cette impatience de servilité, qui étonne et scandalise l'univers, on aurait préféré une soumission plus digne, plus silencieuse, à la plus sombre barbarie qu'ait produite l'humanité.



## LA COLLABORATION FRANCO-ALLEMANDE.

Dès l'armistice, on a pris les devants pour préconiser le renversement des alliances : on espérait en l'intelligence, sinon en la loyauté, des vainqueurs. Pour le pays l'argument était essentiel. Ces mêmes Français qui trouvaient scandaleux de concevoir un projet d'union franco-britannique, dont les termes étaient d'ailleurs à discuter, prônèrent une collaboration loyale avec l'Allemand et semblèrent même mettre dans cette humble obéissance une sorte de volupté. Trêve à toute hypocrisie ! Les hommes de Vichy collaborent avec l'Allemagne parce qu'ils y sont contraints, mais ils en paraissent ravis parce que sous le couvert de cette collaboration, ils organisent tout leur programme de politique intérieure. Ils se jettent au cou de l'Allemagne parce que sa victoire les a aidés à réduire les éléments du Front Populaire, comme autrefois « tant de Français s'étaient jetés au cou des étrangers, sous prétexte qu'ils avaient chassé l'Usurpateur et ramené, sur les lis, le roi légitime ». On se rappellera, en effet, que le gouvernement de la Restauration célébra par un banquet l'anniversaire de l'entrée des Alliés à Paris et l'écrasement de notre armée, ce qui scandalisa Béranger :

*En attrapant mieux que des puces,  
On a vu carlins et bassets  
Caresser Allemands et Russes  
Couverts encore de sang français.*

« En cette cruelle année 1814, écrit Anatole France dans sa *Vie littéraire*, la France se couvrit de honte et de gloire. Les soldats paysans furent sublimes. Les royalistes furent abominables. Ces gens-là ne voyaient jamais Bonaparte entreprendre une guerre sans espérer la défaite. Ils appelaient l'étranger. L'invasion les remplit

d'espérance. « Les Cosaques, disaient-ils, ne sont mé-  
« chants que dans les gazettes. » Avons-nous assez en-  
tendu murmurer autour de nous, dès l'armistice, que  
les Allemands étaient corrects !

Les hommes de Vichy se rangent du côté de l'Alle-  
magne parce qu'ils exècrent les principes de 1789 et  
prêchent l'autorité, cette autorité qui ne saurait être dis-  
cutée et à l'aide de laquelle on va pouvoir continuer, mais  
dans de bonnes conditions, la lutte de classes. Et que  
dit-on à nos compatriotes ? « Le nationalisme français,  
d'ordre du maréchal Pétain, renonçant à se concentrer  
sur lui-même, se dépasse pour atteindre la collaboration  
internationale. »

Les plaidoyers que fait publier le gouvernement de  
Vichy, relativement à la collaboration franco-allemande,  
sont significatifs. L'un d'eux ne commence-t-il pas ainsi :  
« Un événement historique, le plus important depuis  
l'armistice, a marqué ce mois d'octobre 1940 : la ren-  
contre Hitler-Laval en date du 22, puis la rencontre  
Hitler-Pétain, en date du 24. » C'est ce qu'un ministre  
des Affaires Étrangères définissait « faire participer la  
France au grand mouvement qui emporte tous les peuples  
du continent ».

Et ces messages sont commentés par cette phrase lapi-  
daire : « La France a fait sa rentrée en Europe. » L'Eu-  
rope indépendante, cela amène sur nos lèvres un triste  
sourire. Oh ! ce ne sera pas long : nous nommerons  
l'Espagne, le Portugal, la Suède, la Suisse et la Turquie,  
et encore parmi ces cinq Puissances, il en est qui sont  
« collaborationnistes. »

Ces machinations des hommes de Vichy tournent le dos  
aux traditions nationales. Aucun parti politique n'osait,  
avant cette guerre, se réclamer ouvertement de cette colla-  
boration avec l'Allemagne, prônée aujourd'hui par les  
gens qui se sont emparés du pouvoir. On le vit bien à  
l'indignation unanime qui accueillit le fameux télégramme  
de Flandin à Hitler.

Toutefois nous aimerions connaître les dessous de la préparation d'une brochure qui parut peu après les élections de 1936. Ce tract donne la clé de l'énigme de ce que l'on peut appeler « le coup d'État de l'armistice » : car nous ne saurions assez le répéter, dans ce drame, il y a des acteurs qui n'avaient pas appris leur rôle, mais ils ressemblent singulièrement à des marionnettes dont les fils sont manœuvrés dans les coulisses. Oui, on aimerait avoir des lumières sur le clan qui a fait répandre en France un petit opuscule de Gustave Hervé, de ce professeur qui passa de la *Guerre Sociale* à la *Victoire* et semble rêver dans sa vieillesse de ce Napoléon, dont il mettait dans sa jeunesse le drapeau dans le fumier. Ainsi naguère, Léo Taxil avait-il fait de sa Librairie anticléricale une officine antimaçonnique. Le titre est bien significatif : *C'est Pétain qu'il nous faut*. On y trouvera développé l'essentiel des réformes intérieures accomplies, par le maréchal, notamment la création d'une république autoritaire et plébiscitaire à base professionnelle. Mais, — il convient de le souligner, — on y lit les détails suivants : « Compte-t-on pour rien le fait que pour parler à l'Allemagne militariste, et essayer de faire avec elle une réconciliation complète devenue nécessaire au salut de l'Europe, le grand soldat de Verdun n'a pas son pareil en France? » Remarquez-vous, ami lecteur, que nous trouvons dans ces quelques lignes les mots décisifs : soldat de Verdun, réconciliation avec l'Allemagne, salut de l'Europe?

Devant la résistance nationale, confuse sans doute, l'argumentation du gouvernement de Vichy consiste à tourner l'obstacle : elle s'applique à affirmer deux contre-vérités, la souveraineté de la France et sa rentrée librement consentie dans un nouveau concert européen. Nous venons de montrer la seconde partie de ce plaidoyer. Voyons maintenant l'autre point.

Si les déclarations du maréchal Pétain sont sincères, convenons qu'elles sont déplorables : « Le Gouvernement

dit-il, n'a pas perdu l'indépendance de son langage. Le nouveau régime sera national en politique étrangère. La France reste souveraine. Cette souveraineté lui impose de défendre son sol, d'éteindre les divergences de l'opinion, de réduire les dissidences de ses colonies.» Un professeur, qui ne quitta la France qu'en septembre 1940, André Morize, le constate crûment dans *France, Été 1940* : « Cette cruelle situation où le maréchal se trouve, d'être obligé de se débattre au milieu des liens qui lui sont imposés, je lui reproche seulement de ne l'avoir reconnue ni assez tôt, ni assez publiquement, cédant d'ailleurs à un mouvement très humain. S'il avait donné au monde qui l'observait la claire et juste idée du servage qui lui était imposé, on l'eût loué pour chaque concession obtenue, pour chaque liberté rétablie, au lieu de souligner en termes désobligeants chaque impitoyable contrainte, à quoi le pauvre homme ne peut rien opposer. »

Revendiquer une souveraineté impossible après la victoire allemande et le maintien de l'occupation ennemie, c'est de l'aberration, « c'est se mettre les menottes pour empêcher ses mains de trembler ». Mais que penser d'un gouvernement qui profite de cette souveraineté nominale pour se précipiter dans les bras de l'ennemi ? Évidemment il y a des subterfuges. Il en est de puérils : sur l'ordre de l'Allemagne, officiellement pour la maintenir sous la coupe de Vichy, on donne l'ordre de défendre la Syrie les armes à la main contre la Grande-Bretagne et les forces de la France Libre ; sur l'injonction de l'Allemagne, on cède l'Indo-Chine au Japon, sans combattre, on la lui offre presque. On trouve un faux-fuyant auquel personne ne se laisse tromper : il s'agit de défendre l'Indo-Chine contre les atteintes anglo-saxonnes. Pourtant au moment initial, lorsque Vichy songea un instant à défendre l'Indo-Chine, c'est l'Allemagne qui s'opposa à l'envoi de renforts expédiés de Djibouti, ainsi qu'au départ de la Martinique du porte-avions *Béarn* vers

l'Océan Indien. Et si le gouvernement de Vichy reste parfois prudent dans sa phraséologie, les journalistes de la métropole n'hésitent pas à lever le masque. Les entreprises nippones en Indo-Chine sont présentées par le *Petit Parisien* comme une collaboration franco-japonaise et leur succès comme une défaite britannique. Pourquoi fermer les yeux et ne pas se rendre compte que la livraison de nos colonies à l'Allemagne ou à ses alliés a été voulue dès le premier jour ? Le 31 octobre 1940, Pierre Laval faisait à Paris la déclaration suivante : « Dans tous les domaines et spécialement sur le plan économique et sur le *plan colonial*, nous avons envisagé et nous continuerons d'examiner dans quelle forme pratique notre collaboration peut servir les intérêts de la France, de l'Allemagne et de l'Europe. » Rappelons que pour ces Nouveaux Messieurs l'Europe exclut la Grande-Bretagne.

Tout dernièrement, une nouvelle attitude doit être plus durement qualifiée : il est criminel de représenter une alliance militaire avec l'Allemagne contre les Soviets comme une croisade chrétienne. C'est d'une bouffonnerie tragique, que cette collusion avec Hitler, l'antichrétien par excellence : nous renvoyons à l'éloquente et courageuse lettre de Mauriac à propos du conflit espagnol, précisément envisagé du point de vue chrétien. D'ailleurs, sur cet incident, le gouvernement de Vichy se trouve en pleine contradiction avec les idées qu'il a trop souvent prônées. Combien de fois depuis l'armistice les ministres français n'ont-ils pas protesté contre la guerre d'idéologie menée contre les Puissances totalitaires ! Et aujourd'hui sur un signe d'Hitler, ils acceptent que des engagements volontaires soient sollicités pour une lutte contre la Russie bolchéviste. Le R. P. Ducatillon dans *La guerre, cette révolution*, déclare à ce sujet : « Il est certain que, devant tous les autres dangers qui menacent notre civilisation et devant le communisme lui-même, le danger de l'hitlérisme, par son caractère d'urgence, vient au tout premier plan. Actuellement, vouloir la paix avec Hitler,

la paix avant la défaite du nazisme, c'est vouloir la mort de notre civilisation.» Pourtant des malheureux sont partis, revêtus de l'uniforme allemand et portant au bras une cocarde tricolore. Ils furent passés en revue par le chef de bataillon Labonne, qui les commande, en Pologne, le jour même où les Allemands massacraient les otages de Nantes. Cet officier déclara : « Nous sommes ici avec l'assentiment complet du maréchal Pétain. » Il appartient aux amis du maréchal de défendre là encore l'honneur du chef de l'État français.

Et qui donc a forcé le maréchal Pétain à s'exprimer le 12 août dernier dans les termes suivants : « Quant à la collaboration offerte en octobre 1940 par le Chancelier du Reich, *dans des conditions dont j'apprecie la grande courtoisie*, elle est l'œuvre d'un long développement et elle ne peut encore porter tous ses fruits. » Les communiqués de Vichy n'avaient pas attendu cette date pour s'en vanter : « Les importantes déclarations à Paris de M. Kuntz, chef des organisations économiques allemandes en France sont intéressantes à plus d'un titre. D'abord parce qu'elles montrent que la collaboration franco-allemande est non seulement possible, mais qu'elle entre déjà dans le domaine des faits, ensuite parce que ses paroles donnent un démenti catégorique à certaine propagande insinuant que dans le nouvel ordre européen, la France serait traitée en parente pauvre, et devrait se transformer en pays agricole, privé d'industrie. C'est vers cette économie d'échanges que les dirigeants français décidèrent d'orienter le pays. » Aussi, dès janvier 1940, des pourparlers s'engagèrent-ils entre des industriels français et allemands. Le représentant du ministre français de la Production industrielle avait la possibilité de prononcer un discours neutre, mais il tenait à aller de l'avant et s'exprima ainsi : « La réunion est une première manifestation importante de cet essai de construction européenne que nous voulons tenter. » C'est Peyrouton qui souligna que « la politique de collaboration s'imposait, étant celle

qui, menée dans un esprit de complète compréhension, doit assurer le relèvement de notre pays mené à l'abîme par l'échec du régime de l'imprévoyance». De son côté, la radio française diffusait le 27 octobre 1940 : « Faisons taire nos ressentiments comme nous l'a demandé le Maréchal ; chassons de nos esprits les illusions dangereuses que s'efforce d'entretenir une propagande mensongère. » En bon français, ce galimatias signifie qu'il convient d'aimer son vainqueur et qu'il ne faut plus écouter les affirmations tendant à nous faire espérer la défaite allemande.

Nous ne sommes pas dupes et nous savons que les décisions du gouvernement de Vichy sont imposées par l'ennemi, mais, encore une fois, pourquoi veut-on absolument mettre en avant la souveraineté de ce gouvernement et nous présenter certains actes entachés de trahison comme remarquables pour la prospérité future du pays ? De deux choses l'une : ou bien Vichy parle au nom d'Hitler et nous ne voulons pas nous prêter à une obéissance passive, que le Maréchal ne doit pas désirer ; ou bien Vichy préconise volontairement une nouvelle politique et nous conservons le droit, en toute liberté, de faire entendre notre voix.

Nous subissons chrétiennement la domination germanique, mais nous ne l'acceptons pas. Il faut certainement plus de courage à ceux de nos compatriotes qui souffrent, qu'à nous autres, ceux de l'étranger, qui mangeons à notre faim et pouvons parler. Mais cela changera-t-il quelque chose à leur sort, si nous leur conseillons d'admirer ce que fait le gouvernement de Vichy ? La guerre, la guerre pour la libération de notre patrie, se continue en faveur de la France, mais sans elle : les Britanniques ne demandent à nos malheureux compatriotes que la patience dans les épreuves.

Que cherche donc l'Allemagne ? « Si la France veut sortir de sa triste situation, lit-on dans un quotidien allemand à la date du 29 octobre 1940, et sentir de

nouveau la terre sous ses pieds, il faut qu'elle mette au point radicalement non seulement son attitude envers l'Allemagne, mais aussi ses rapports avec l'Angleterre. Donc beaucoup dépendra de l'attitude fondamentale que la France adoptera pendant la dernière phase de la lutte qui terrassera l'Angleterre.» Et ces injonctions sont reproduites par la presse française. C'est *Paris-Soir* qui publiait le 2 décembre un article intitulé : « L'entente avec la France ôtera leurs arguments de base aux interventionnistes américains et aux bellicistes anglais. » D'autres journalistes de la métropole reprennent la question sur un ton qui veut être badin : « L'autobus passe devant nous. Le conducteur nous fait un gentil signe amical d'une main qu'on sent prête à s'ouvrir toute grande pour serrer fortement, joyeusement, la nôtre. Mais nous regardons ailleurs, d'un air absent, en cherchant à voir venir dans le lointain, quoi? La voiture de l'agence Cook, qui ne passera plus jamais. Mais prenons garde. Pour n'avoir pas voulu monter à temps en voiture, nous pourrions nous retrouver quelque jour, et cette fois, mal en point, sous l'autobus. »

Contre ces articles, inspirés sinon dictés par l'Allemagne, des tracts circulent en France. De l'un d'eux, nous extrayons les lignes suivantes : « Nous n'acceptons ni le renoncement, ni surtout le reniement : ni la loi du vainqueur ni surtout sa doctrine ; nous ne sommes ni avec les résignés, qui s'accrochent à l'ignominie, ni non plus avec les patients, qui attendent le salut d'un miracle auquel ils n'ont pas collaboré. »

Cette coopération est imposée par l'Allemagne et l'on comprend alors qu'elle soit surtout anti-britannique : « Ce sont, comme disait Metternich, les brigands qui récuse la gendarmerie et les incendiaires qui protestent contre les pompiers. » Pour notre part, nous avons estimé que notre devoir le plus élémentaire était de répondre à l'objurgation pathétique faite par le Premier britannique le 22 juin 1940 : « Le Gouvernement de Sa Majesté fait



appel à tous les Français qui sont en dehors de la pression de l'ennemi pour l'aider dans sa tâche et pour en rendre l'accomplissement plus sûr et plus rapide. Il fait appel à tous les Français, partout où ils se trouvent, pour aider de tout leur pouvoir les forces de libération qui sont énormes et auxquelles une bonne direction, menée avec résolution, assurera la victoire.»

A cet appel, tout Français libre, tout être imbu d'idéal, tout chrétien, devait répondre : Présent ! Quelles qu'aient été dans le passé les fautes politiques ou militaires de la Grande-Bretagne, quelles que soient dans l'avenir les erreurs qu'elle pourrait commettre dans la conduite des hostilités ou des négociations diplomatiques, toute la partie de l'humanité qui croit à la « primauté du spirituel » devra vouer à cette nation, à son chef courageux, une reconnaissance sans limites. Il faudra se souvenir qu'au lendemain de l'armistice français, l'Angleterre, désarmée et désarmée, ne songea pas un instant à une paix de compromis. Que serait-il advenu de la France ? Que serait-il advenu de la liberté du monde ? Contre cette position, inattaquable, viendront se briser toutes les propagandes germaniques, même filtrées par le gouvernement de Vichy.

Les passions qui obscurcissaient les yeux des gens de droite comme de gauche à la veille de la guerre n'étaient pas désintéressées : actuellement, la passion nationale en France lui est supérieure précisément parce qu'elle ne se situe pas sur le plan de l'intérêt. Et c'est notre position de guerre, aux doubles points de vue de la patrie et de l'idée religieuse. Julien Benda se montre scandalisé, dans *La Trahison des clercs*, de voir dans les églises, « offerte à la vénération des fidèles, glaive au flanc et drapeau en main, une héroïne nationale. » Cette glorification d'un certain patriotisme se justifie parce que la passion de Jeanne d'Arc était éminemment plus désintéressée que celle des clans qui collaboraient alors avec l'étranger.

Sur cette question d'entente avec l'Allemagne, je ne

parle avec aucune considération de parti. Mon dernier argument moral, je l'emprunte à l'*Histoire de deux peuples* de Jacques Bainville : « La France est le plus sociable de tous les peuples. Il le faut bien pour qu'à certains moments nous ayons eu, et assez longtemps, l'Allemagne elle-même dans notre alliance et dans notre amitié. Il est vrai que c'était après l'avoir vaincue. Il est vrai que c'était après de longs efforts, de durs travaux qui nous avaient permis de lui retirer, avec la puissance politique, les moyens de nuire. Car le peuple allemand est le seul dont la France ait toujours dû s'occuper, le seul qu'elle ait toujours eu besoin de tenir sous sa surveillance. » Il faudrait avoir tout oublié pour penser autrement : « voisin dangereux, allié suspect et incommode », disait de Frédéric II notre ambassadeur à Berlin.

Cette collaboration, faite contre les désirs du pays, paraît toute naturelle aux théoriciens qui veulent, même au prix de l'alliance avec l'ennemi, une victoire sur leurs adversaires politiques de l'intérieur. Une hypothèse de Jacques Bainville m'avait toujours plongé dans la stupéfaction et les « collaborateurs » viennent de lui fournir une éclatante démonstration *a posteriori*. « Imaginons, dit-il, dans le même ouvrage, qu'une Chambre animée de passions subversives ait, au mois d'avril 1914, voulu rompre l'alliance franco-russe et décrété une guerre de principe contre la Russie autocratique. M. Poincaré et un certain nombre d'hommes d'État républicains se fussent opposés à cette folie. Ils eussent maintenu leurs bonnes relations avec les alliés russes. Si le mouvement révolutionnaire en France eût pris une allure dangereuse, ils eussent sans doute trouvé naturel de rechercher auprès de l'empereur Nicolas un appui contre l'anarchie. »

Qu'une collaboration matérielle s'exerce dans la pratique et qu'elle soit inévitable, on ne le sait que trop, aussi est-ce contre les manifestations en faveur de cette collaboration que je m'indigne. Car il y a bien collusion morale : les condamnations prononcées à l'encontre de

ceux qui prennent les armes contre l'Allemagne, ainsi que les félicitations adressées aux « loyalistes », en sont, à mes yeux, la preuve manifeste. Les descendants de certains gouverneurs et généraux seront probablement peu fiers des citations à l'ordre de la nation prodiguées par le gouvernement de Vichy. Croit-on que j'exagère ? Attendons le recul du temps et citons un exemple. Les rejetons, s'il en existe, du lieutenant-général comte de la Roche-Aymon, doivent être un peu honteux de la citation suivante, que la Première Restauration décerna à leur ancêtre : « A sauvé par son intrépidité et ses bonnes dispositions, le 26 décembre 1806, un corps prussien de 800 hommes qui étaient sur le point de tomber entre les mains des Français. »

Pour nous reposer, lisons ensemble cette belle histoire : « En 1815, Vivant Denon, directeur des Musées nationaux, résista vainement aux réclamations des alliés qui mirent la main sur le Louvre enrichi des dépouilles de l'Europe. Ce musée Napoléon, trophée de la Victoire, fut impérieusement réclamé : il fallut tout rendre, ou presque tout. Denon ne pouvait rien obtenir et il le savait ; car il n'était point homme à nourrir de folles illusions. Mais il s'honora en tenant tête aux réclamants armés. Quand l'étranger emballait déjà statues et tableaux, Denon négociait encore. Ami des arts, bon patriote, fonctionnaire exact, il fut parfait. Il ne sauva rien, mais il se montra honnête homme, ce qui est bien quelque chose. Il fut ferme avec politesse et gagna la sympathie des négociateurs alliés. »

Et quels sont les résultats de cette abdication morale du gouvernement de Vichy ? Le Maréchal déclarait le 31 octobre 1940 : « Dans un avenir prochain pourrait être allégé le poids des souffrances de notre pays, amélioré le sort de nos prisonniers, atténuée la charge des frais d'occupation et facilités l'administration et le ravitaillement du territoire. » On aimerait savoir, un an plus tard, ce qui a été obtenu.

Les prisonniers? Le maréchal déclare s'en occuper. En effet, nous lisons dans les communiqués de presse du gouvernement de Vichy en date du 18 novembre 1940 : «Le général Laure est nommé Secrétaire général du Chef de l'État français. C'est à la demande du maréchal que le général Laure vient de rentrer d'Allemagne après quatre mois de captivité. La huitième armée qu'il commandait avait, en effet, été faite prisonnière après avoir refusé de se rendre et avoir lutté jusqu'à la dernière cartouche, formant sur les Vosges le dernier carré de l'armée française.» Honneur au chef, soit, mais la troupe avait eu le mérite de l'exécution. Que penseront de ce communiqué les officiers et soldats qui composaient eux-mêmes ce dernier carré et qui se trouvent encore dans les geôles allemandes? Les simples soldats n'auraient-ils que le droit de pâtir de l'incurie des chefs? La chose la plus atroce, — et j'hésite même à considérer comme authentique le texte donné par *Paris-Soir* du 23 octobre 1940, — c'est le discours prononcé par le Maréchal dans un camp de prisonniers en France : «Ne trouvez-vous pas que nous avons mérité de souffrir?»

En ce qui concerne l'avenir, les prisonniers sont fixés par les déclarations officielles de M. Scapini, le délégué français auprès de la commission d'armistice, qu'on a nommé ambassadeur à cet effet, déclarations à la fois naïves et cyniques : « Nous nous heurtons à l'objection que l'Angleterre continue la guerre contre l'Allemagne. L'Allemagne en guerre n'a pas le droit de laisser créer sur ses arrières, si légères soient-elles, des difficultés éventuelles qu'il lui est si simple d'éviter.» Et le comble, c'est qu'on nous parle de libération alors que les bénéficiaires sont « en congé de captivité ».

On connaît par ailleurs les douloureuses violations de l'armistice, notamment celle relative aux Alsaciens, dont j'ai déjà parlé. Ce fut ensuite le tour des Lorrains, qui ont été invités, le 10 novembre 1940, à opter entre leur transfert en Pologne ou leur départ pour la zone non occupée

de la France. Et pendant plusieurs jours, leur expulsion eut lieu au rythme de cinq à sept trains par jour. Le 17 novembre le gouvernement de Vichy publiait le communiqué suivant : « Le moral des Lorrains est resté très élevé, leur foi dans l'avenir reste entière. » Évidemment, parce qu'ils croient à la victoire britannique, mais comment le gouvernement peut-il parler de « foi dans l'avenir » ?

Enfin, les échanges avec l'Allemagne ont-ils profité au ravitaillement alimentaire de notre pays ? On va en juger. J'ai sous les yeux le décret du 26 août 1941, — le vingt-cinquième depuis le 29 février 1940, — relatif aux restrictions. En voici les principales modalités :

Pain. . . . .	entre 100 et 230 grammes par jour.
Farines. . . . .	250 grammes par mois.
Viande. . . . .	250 grammes par semaine.
Fromage. . . . .	60 grammes par semaine.
Matières grasses. . . . .	525 grammes par mois.
Sucre. . . . .	entre une livre et un kilo par mois.
Riz. . . . .	200 grammes par mois.
Pâtes alimentaires.	Néant.

D'autre part, j'ai longtemps hésité à reproduire les communiqués de Londres relatant les vols des Allemands en France : j'avais peur de documents de propagande suspects d'exagération. Aujourd'hui l'on est à même de donner certains détails empruntés au livre d'André Morize, qu'on peut admettre, puisqu'il n'est pas hostile, en principe, au gouvernement de Vichy. Selon lui, les Allemands ont pris possession des laboratoires scientifiques du Collège de France et de l'École Normale supérieure. Ils ont procédé à l'expurgation des librairies et des maisons d'édition de Paris, sans oublier plusieurs grandes bibliothèques, notamment en ce qui concerne les livres précieux de la bibliothèque de la Cour de Cassation. Ils ont volé, pour les emporter en Allemagne, des trésors d'art de nos musées. On a pu voir d'immenses voitures

de déménagement remplies de somptueux mobiliers pillés dans les plus riches logements parisiens. Ils ont volé des stocks de ravitaillement et de l'outillage industriel « au nez et à la barbe du gouvernement. Ils agissent en tyrans, en gangsters et en goujats, et, sans aucun doute, aucun gouvernement français ne les transformera-t-il en gentlemen généreux et attentionnés».

Et c'est le même André Morize qui put lire une lettre de la zone occupée dans laquelle il était dit : « De plus en plus se développe la certitude qu'il n'y a rien à attendre des Nazis, et que *tout au monde et n'importe quoi* vaut mieux que d'être abandonné à l'Allemagne.»

Le Maréchal ne voit-il pas qu'aux tortures que l'occupation allemande inflige à tous nos compatriotes, même à ceux de la zone non occupée, il ajoute une souffrance supplémentaire, celle de prôner la collaboration à une population qui en a horreur? Et l'on ose s'en tirer en laissant publier que « sous l'égide du chef du nouvel État français, la France, qui avait perdu la guerre, a su gagner la victoire des vaincus.» Nous convions plutôt nos compatriotes à méditer l'Évangile de saint Matthieu : « Gardez-vous des faux prophètes. Ils viennent à vous sous des vêtements de brebis, mais au dedans ce sont des loups ravissants. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits : cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces? Ainsi tout bon arbre porte de bons fruits, tout arbre mauvais de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, ni un arbre mauvais porter de bons fruits.»

Gaston WIET.

# LETTRE À CHARLES MORGAN,

romancier anglais et ami de la France.

MONSIEUR,

Vous ne me connaissez pas.

Imaginez que je suis l'un de ces marins français qui venaient vous demander quelques instants d'entretien lorsque, détaché auprès de l'Amirauté française pendant les premiers mois de cette guerre, vous attendiez d'être relevé de votre tour de garde, au petit matin, dans les baraquements proches du château de Maintenon.

Comme celui-là, j'ai vécu dans l'intimité de vos ouvrages et de votre pensée. Pendant tout un été, à travers les solitudes montagnardes de Savoie, je me suis promené si quotidiennement en la compagnie de votre Piers Tenniel, Lord Sparkenbroke, que ce singulier et envoûtant personnage a fini par imposer sa présence dans une histoire à laquelle je rêvais alors.

Plus récemment, nous est parvenu ici votre dernier roman *The Voyage*. C'était au lendemain du douloureux armistice de juin 1940, alors que nos deux pays, par une sorte de fatalité, subissaient, dans leurs rapports mutuels la plus pénible, la plus redoutable des crises. C'est ce moment-là

que vous avez choisi pour publier un livre qui anime, dans un décor français, des personnages français, et pour adresser publiquement, à vos amis de France, dans une préface émouvante, des paroles de confiance et d'amitié par-dessus un silence mortel et le chaos.

Aujourd'hui enfin, avec un retard que, seule, l'étrangeté de l'époque ne fait point paraître invraisemblable, je prends connaissance d'une causerie où vous avez moins le souci de raconter à vos compatriotes ce qui est arrivé à la France et les raisons du malheur qui s'est abattu sur elle, que celui de leur faire comprendre pourquoi elle ne peut périr sans que disparaisse, du même coup, une civilisation au nom de laquelle l'Angleterre, à son tour, continue l'inéluctable combat en risquant, à fond, sa propre existence.

Pour cette merveilleuse preuve de fidélité que vous donnez à mon pays, en ces temps de deuil et d'affliction, je voudrais trouver des mots assez simples et assez directs qui vous traduiraient ma profonde gratitude.

Sans effort, vous vous êtes élevé au-dessus des thèmes que la propagande doit malheureusement traiter en temps de guerre. Vous n'avez parlé ni de territoires, ni d'armements, ni de quelque avantage que ce fût. Libre de tout esprit de calcul, vous avez su donner au mot intérêt le sens le plus noble. Et à ceux de chez vous qui nous connaissent moins bien et qui auraient peut-être de nouvelles raisons de nous méconnaître, vous avez dit, tout uniment, quel est l'apport de la France dans une civilisation qui est fille de la Grèce et de la Renaissance, et de quelle manière la France représente premièrement une idée nécessaire à cette civilisation.

Vos raisons d'espérer dans le relèvement de mon pays, vous auriez pu les prendre dans un passé dont personne ne pourra jamais dire qu'il manque de grandeur ou d'éclat. Vous auriez pu mobiliser des noms qui illustrent les sciences, les lettres et les arts et rayonnent bien au delà de nos



frontières. Vous auriez même pu rappeler, comme le font tant de grands Anglais, que sur la terre de la France, en proie à de terribles convulsions, s'est jadis levé, au vent du sacrifice et de l'honneur, l'étendard de Jeanne d'Arc.

Mais, sans vous arrêter à des signes qu'une histoire impartiale conserve à notre crédit, cherchant plus outre, vous êtes allé jusqu'à la source première de notre être, jusqu'à la sève où s'alimenteront toujours nos vertus les plus authentiques.

Votre confiance en mon pays, vous la puisez dans une connaissance réelle de la province française, où de petites gens continuent, dans le labeur et la méditation silencieuse, à écouter les messages de notre ciel, de notre lumière, de notre terre, de nos horizons si variés, à mettre en œuvre les dons les plus sérieux et les plus subtils, comme dans le passé, pour l'édification de l'avenir.

C'est dans cette région des Charentes que, par une soumission en quelque sorte active et intelligente aux enseignements propres du terroir, par la ténacité de l'effort, par une foi raisonnée dans l'œuvre que des mains d'homme sont faites pour créer, par la modération équilibrée des désirs, — vous avez vu s'opérer le miracle du vignoble et découvert, au fond de fraîches catacombes, le travail sous les espèces d'un élixir de vie et de joie, la tradition dans les effluves d'un arôme unique.

C'est parmi nos simples vigneronns que vous avez rencontré une sagesse enviable entre toutes et, pour ainsi dire, la forme la plus raffinée de notre civilisation.

Avec vous, je pense que rien de tout cela n'a pu être détruit et, bien que je sois séparé des miens depuis de longs mois, malgré les apparences qui sont comme le cauchemar du malheur, je sais qu'ils ne trahiront jamais ni dans leur cœur, ni dans leur âme. Vous pouvez sans crainte en redonner aux vôtres l'assurance.

Avec vous, je garde l'espoir invincible que la mission de mon pays s'étend à tous les hommes et n'est qu'un aspect de cette «singleness of mind» à la recherche de laquelle vous êtes parti depuis que vous tenez une plume.

Patience, dites-vous. Oui, soyons patients. Comme le croit l'humble fellah d'Égypte, celui qui offre sa patience à Dieu, fût-elle aussi infime qu'une mouche, Dieu la lui rendra en bienfaits multipliés. Espérons. Le temps viendra.

Fernand LEPRETTE.

Bétourès, le 20 octobre 1941.

# LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

(SUITE).

---

## CHAPITRE III.

---

### CHOIX DE TEXTES DRAMATIQUES.

En appliquant la méthode d'investigation dont nous venons d'esquisser les grandes lignes, on peut au premier abord reconnaître dans les compilations magiques les plus connues de l'ancienne Égypte les fragments dramatiques suivants :

— Textes des Sarcophages (1).

Formule 148. *La naissance et l'apothéose d'Horus.*

---

(1) On donne le nom de *Textes des Sarcophages* à un ensemble de quelque deux cents formules magiques au bénéfice des défunts dans l'autre monde, écrites en hiéroglyphes cursifs à l'intérieur des sarcophages, et dont les diverses collections portaient le titre de « Livre de justifier quelqu'un dans l'autre monde ». Ces textes apparaissent à l'époque héracléopolitaine, au XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, et disparaissent à la fin du Moyen Empire, vers le XVII<sup>e</sup>. Le corpus que les éditions actuelles (LACAU, *Textes religieux égyptiens*, Paris 1910. DE BUCK, *The Egyptian Coffin Texts*, 2 vol. parus, Chicago s.d.) offrent à l'étude est factice : il est formé par l'assemblage de compilations diverses, différant plus ou moins suivant les nécropoles et les individus. On trouve la traduction d'un certain nombre de ces textes dans ROEDER, *Urkunden zur Religion des alten Aegypten*, léna 1915, p. 199-223 ; LEXA, *La magie dans l'antique Égypte*, Paris 1925, II, p. 12-15.

- Livre des Morts (1).  
Chapitre XXXIX. *La déroute d'Apophis.*
- Papyrus Bremner-Rhind (2).  
Folio 33, lignes 1 - 15. *Le combat de Thot contre Apophis.*
- Stèle de Metternich (3).  
Lignes 48 - 71. *Isis et ses sept scorpions.*  
Lignes 71 - 83. *Horus piqué par un scorpion.*

(1) *Le Livre des Morts* est la compilation de magie funéraire dont l'usage succéda à celui des Textes des Sarcophages vers le xvii<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Son nom égyptien était « Formules pour sortir pendant le jour ». Au lieu d'être tracée à l'intérieur des sarcophages, cette compilation était recopiée sur des rouleaux de papyrus qu'on déposait dans les cercueils auprès des momies. La recension d'époque ptolémaïque, sur laquelle la numérotation des chapitres a été faite, a été éditée par LEPSIUS, *Das Totenbuch der Aegyptier*, Leipzig 1842, d'après un papyrus du Musée de Turin. Les recensions des XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> dynasties l'ont été par NAVILLE, *Das aegyptische Totenbuch der XVIII bis XX Dynastie*, Berlin 1886. La traduction française de PIERRET, *Le Livre des Morts des anciens Égyptiens*, Paris 1907, est irrémédiablement vieillie, mais on trouve une bonne traduction des principaux chapitres dans ROEDER, *Urkunden zur Religion des alten Aegypten*, Iéna 1915, p. 224-296. On peut aussi consulter les quelques traductions de LEVA, *La magie dans l'antique Égypte*, Paris 1925, II, p. 16-26.

(2) Ce papyrus, n° 10188 du British Museum, a été copié en l'an XII d'Alexandre II (311 avant J.-C.). Il renferme plusieurs écrits semi-liturgiques, d'abord les Lamentations d'Isis et de Nephthys, dont on a cité le début dans *La Revue du Caire*, I, p. 296, puis un Rituel de la procession de Sokaris, un Livre d'abattre Apophis et des Litanies exécutoires d'Apophis. Il a été édité le plus récemment par FAULKNER, *The papyrus Bremner-Rhind*, dans la *Bibliotheca Aegyptiaca*, III, Bruxelles 1932. Une traduction en est donnée par le même auteur sous le titre *The Bremner-Rhind papyrus*, dans *The Journal of Egyptian archaeology*, XXII (1936), p. 121-140; XXIII (1937), p. 10-16 et 166-185; XXIV (1938), p. 41-53.

(3) Il s'agit du recueil magique gravé, au iv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, sur les deux côtés de la belle stèle en serpentine représentant Horus foulant aux pieds les crocodiles, conservée au château de Metternich, en Bohême. Cette stèle a été publiée par GOLÉNISCHEFF, *Die Metternich-stele*, Leipzig 1877. Une traduction avec commentaire en a été donnée par MORET, *Horus sauveur*, dans la *Revue de l'Histoire des religions*, LXXII (1915), p. 213-287.

— Papyrus 3129 du Louvre (1).

Colonne C, lignes 4 - 12. Épitomé (2) d'un *Retour de Seth*.

Colonne C, lignes 36 - 41. Épitomé d'un autre *Retour de Seth*.

Colonne B, ligne 49 à colonne C, ligne 4; colonne C, lignes 20 - 36, 42 - 54. Fragments de *Retour de Seth*.

Dans les traductions qui suivent, comme nous l'avons fait pour celle de la *Scène des Mystères d'Horus* (3), les textes anciens sont cités *in extenso*, sans suppression aucune. Ils sont seulement ponctués de commentaires, après lesquels la traduction est reprise au point exact où on l'avait laissée à la fin de la citation précédente. Tout ce qui est imprimé en petits caractères appartient au texte ancien, les annonces de personnages étant transcrites en CAPITALES et les indications scéniques en *italiques*. Des **caractères gras** indiquent des surcharges rédactionnelles anciennes. Les reconstitutions proposées sont placées entre crochets [ ]; les passages jugés corrompus sont soulignés en pointillé.

#### A. — LA NAISSANCE ET L'APOTHÉOSE D'HORUS.

Le passage des *Textes des Sarcophages* qui a conservé ce fragment dramatique est la Formule 148 de l'édition de

---

(1) Ce papyrus renferme, entre autres œuvres magiques, un rituel contre Seth à l'usage du temple d'Osiris à Abydos. Le même texte a été conservé par le papyrus 10252 du British Museum, copié en 361 avant notre ère. SCHOTT, *Urkunden mythologischen Inhalts*, Leipzig 1929, a édité le texte du papyrus du Louvre, en l'accompagnant d'une traduction et en donnant les variantes du papyrus du British Museum.

(2) Nous entendons par *épitomé* un abrégé du drame, composé en citant certaines répliques et certaines indications scéniques.

(3) *La Revue du Caire*, I, p. 302-306.

de Buck, chapitres XVII-XVIII de celle de Lacau (1). Il présente, au milieu d'une série de répliques, des annonces de personnages et des indications scéniques qui dénoncent clairement son caractère.

Les annonces de personnages, il est vrai, y sont faites en général sous la forme : *N dit*. Mais ce tour littéraire, convenant aussi bien à une description qu'à un récit, est évidemment le résultat d'une retouche (2) : la troisième réplique en effet, *Mais comment savez-vous* etc., est restée introduite par la simple annonce LA FEMME, que le compilateur n'avait pas comprise (3) et que, en conséquence, il n'a pas songé à transformer. Ce détail ne peut s'expliquer que par une survivance du libellé original.

La simplicité de ce libellé permet de comprendre pourquoi les annonces des rôles d'Isis et d'Horus ont toutes disparu. Une formulation plus longue les eût nécessairement préservées. Mais, au milieu de paroles magiques mises d'abord dans la bouche d'Isis par les mots *Je suis Isis*, puis, vers la fin, dans celle d'Horus par *Je suis Horus*, des mentions isolées *Isis, Horus*, rompant l'enchaînement des mots devenaient fata-

---

(1) LACAU, *Textes religieux égyptiens*, Paris 1910, p. 37-43. DE BUCK, *The Egyptian Coffin Texts*, II, Chicago s.d., p. 209-226. L'édition critique de De Buck, la plus récente, aligne sept témoins de cette formule, mais qui proviennent tous des cercueils, aussi bien extérieurs qu'intérieurs, de deux hauts fonctionnaires, Mesehty et Nakhty, vivant à Assiout pendant la période héracléopolitaine (2242-2060 avant J.-C.). Les autres compilations, contemporaines ou postérieures, ne connaissent pas ce texte. Il est donc proprement assioutique. Cette constatation a sa valeur pour l'attribution à une partie déterminée de l'Égypte des détails folkloriques qu'il contient.

(2) Retouche qui va même, en tête de la seconde réplique, jusqu'à déplacer l'annonce de personnage et à l'intercaler après les premiers mots, pour donner meilleure tenue au texte.

(3) Il avait dû le prendre pour un vocatif, en le reliant à ce qui précède : *Que ton cœur soit rassuré, ô femme!* Mais une telle appellation, donnée à Isis par Atoum, qui la connaissait bien comme la suite du texte le prouve, constitue une anomalie.

lement incompréhensibles et elles étaient condamnées à disparaître.

Comme la *Scène des Mystères d'Horus*, le texte dramatique de sa *Naissance et Apothéose* a subi vers la fin des compressions sévères. Les lambeaux qu'il en reste permettent de s'en rendre compte. Le compilateur a supprimé des passages entiers, en n'en conservant que quelques phrases utiles à son incantation. De telles phrases, parce qu'elles brisent le développement logique des réparties et donnent une impression de coq-à-l'âne, sont les témoins d'épisodes disparus.

Enfin l'ensemble ainsi modifié a reçu en surcharge un titre qui indique à quel emploi il était destiné dans l'œuvre magique (1).

#### Faire une transformation en faucon (2).

*Un ouragan siffle (3). Les dieux prennent peur. Isis s'éveille, en-cinte des œuvres de son frère Osiris. Elle se lève. Une femme accourt.*

---

(1) La raison de cet emploi est la quadruple répétition, dans la tirade finale, de l'affirmation : *Je suis Horus*. Comme par ailleurs il s'agissait de la naissance d'Horus-faucon, cette évocation de la scène avec les paroles mêmes d'Isis devait paraître d'une efficacité souveraine pour réaliser la transformation.



(2) Il s'agissait pour le défunt de se transformer, sinon en Horus lui-même, du moins en faucon sacré, car la presque-totalité des transformations envisagées par les *Textes des Sarcophages* étaient des transformations en divinités. La plupart du temps les dieux dont le défunt pouvait prendre ainsi l'aspect étaient des divinités d'ordre inférieur, comme le dieu-Nil (LACAU, chap. XIX), le dieu-Nourricier (chap. LVII), le dieu-Grain (chap. LVIII), le dieu Magicien (chap. LXXVIII), le dieu Nehebka (DE BUCK, formules 84 et 85); mais c'étaient quelquefois aussi de grandes divinités comme Rê-Atoum (LACAU, chap. LV) ou Chou (DE BUCK, formule 75). Les Égyptiens entendaient par là, non pas des transformations réelles, dont leur théologie ne concevait même pas l'idée, mais la création d'illusions magiques, pour obtenir un gain ou échapper à un danger.

(3) *hi sšd*. Le verbe *sšd* employé ici est celui qu'un texte du temple d'Edfou (CHASSINAT, *Le temple d'Edfou*, VI, Le Caire 1931, p. 61, ligne 10) emploie pour désigner le bruit qu'un harpon lancé fait en

Son cœur (1) exulte de la semence de son frère Osiris. Elle dit :

Las, ô dieux ! Je suis Isis, la sœur d'Osiris, qui pleure sur le Père des dieux (2), Osiris, qui a arbitré les guerres des Deux-Terres (3). Sa semence est dans mon sein.

J'en ai formé le corps d'un dieu en œuf (4) qui est le fils de Celui qui préside aux dieux des Éléments (5), qui gouvernera ce


fendant l'air, soit un sifflement. Quant à *kt*, , c'est la forme évoluée de *kr*  l'ouragan, domaine du dieu Seth (*Pyramides*, 261 a). Ce sifflement était donc une menace de l'ennemi d'Osiris, qui révélait ainsi sa présence, et Isis pouvait craindre pour le fruit de ses entrailles.

(1) Le cœur d'Isis. On pourra remarquer à plusieurs reprises, dans les citations qui vont suivre, que la stylistique égyptienne était beaucoup plus large que la nôtre — c'est un fait bien connu — au sujet des relations entre les pronoms personnels ou adjectifs possessifs et les personnages qu'ils représentaient : ceux-ci pouvaient avoir été nommés depuis longtemps que l'emploi d'un pronom était encore admis pour les désigner.

(2) Qualification d'Osiris comme roi des étoiles (*Pyramides*, 408 c). Dès les *Textes des Pyramides* en effet Osiris était assimilé à Orion. KEES, *Totenglauben und Jenseitsvorstellungen der alten Aegypter*, Leipzig 1926, p. 207.

(3) Allusion probable au rôle civilisateur d'Osiris, qui avait fait cesser l'état de guerre régnant avant lui en Égypte, lorsque les hommes vivaient comme des bêtes sauvages (PLUTARQUE, *De Iside*. 13) et se mangeaient entre eux (DIONOPE, I, 14).

(4) C'est-à-dire un embryon de dieu.

(5) Autre désignation d'Osiris, qui ne trouve pas d'explication dans la mythologie officielle. L'expression *les dieux des éléments*, *p'wtiw*, a comme variante dans une version :  *snwt* « les couples de frères et de sœurs ». Cela indique assez que ces dieux des éléments étaient de ces couples cosmiques dont les combinaisons connurent tant de faveur dans toute l'Égypte ancienne avant d'inspirer les spéculations gnostiques. C'était dans cet esprit que la théologie d'Héliopolis avait placé parmi les grands dieux le Sec et l'Humide (Chou et Tefnout), la Terre et le Ciel (Gheb et Nout) et que celle d'Hermopolis distinguait dans le chaos qui avait préparé la naissance du soleil : la Stagnation, l'Immensité, l'Obscurité, le Néant et leurs doublets femelles. Mais ces dieux élémentaires, antérieurs à Osiris, ne furent jamais imaginés comme présidés par lui. Il s'agit plutôt d'une conception populaire faisant régner Osiris sur ces éléments dont les génies, mâles et femelles, étaient représentés en processions sur le soubassement des temples et qu'on a pris l'habitude d'appeler des « Nils ». Du reste c'est une idée de ce genre qui transparaît dans le fameux hymne à Osiris de la stèle C 286 du Louvre (MORÉT,



pays, succèdera à Gheb (1), parlera pour son père (2) et tuera Seth, l'ennemi de son père Osiris.

Venez, ô dieux, assurez sa protection à l'intérieur de mon sein ! Sachez dans votre cœur qu'il est votre maître, ce dieu qui est dans son œuf, d'aspect si paisible (3), le seigneur des dieux, de ceux mêmes qui sont grands, beaux et coiffés de deux plumes bleues (4) !

[ATOUM.] — Soit, dit **Atoum** (5), que ton cœur soit rassasié !

À part une retouche de style vers la fin, ce passage n'a subi aucune modification. Son caractère dramatique reste marqué : didascalie d'introduction donnant les détails indispensables pour camper la scène ; tirade d'exposition, par laquelle le protagoniste se présente et définit sa situation.

C'est bien comme une indication scénique qu'il faut comprendre la notation par la didascalie de la grosseesse d'Isis.

---

*La légende d'Osiris à l'époque thébaine d'après l'Hymne à Osiris du Louvre, dans le Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale, XXX (1931), p. 733 : L'Abîme déverse pour lui son eau, le vent du nord souffle pour lui, le ciel produit l'air pour son nez afin de réjouir son cœur, les plantes poussent à son intention, le sol produit pour lui les aliments, le firmament et les étoiles lui obéissent ; et, plus loin (Ibid., p. 745-746), lorsqu'on transmet son héritage à Horus, on y dénombre : le vent du nord, le feu, la crue, les arbres fruitiers, les herbages...*

(1) Gheb, le dieu-Terre, était pris pour le type du souverain universel.

(2) C'est-à-dire réhabilitera son père, tué et dépouillé de son royaume par Seth, et dont les partisans, dispersés, avaient été réduits au silence.

(3) *tfrw irw*, littéralement : *bleu d'aspect*. Le bleu, couleur de luxe par excellence, symbolisait ce qu'il y avait de plus raffiné, agréable ou paisible.

(4) Deux rémiges dressées sur la tête étaient à l'origine l'ornement des dieux du ciel, ou dieux-faucons. СЕТНЕ, *Amon und die acht Urgötter von Hermopolis*, Berlin 1929, p. 101-102. Les dieux à qui par la suite elles furent attribuées, comme Sopdou, Montou, Min et, plus tard, Amon, étaient donc de grands dieux, assimilés localement au dieu suprême.

(5) La majorité des recensions portent, ici et partout ailleurs, *Ré-Atoum*, c'est-à-dire le Soleil avec adjonction de son nom héliopolitain. Mais comme quelques textes donnent simplement *Atoum*, il est à croire qu'ils représentent la leçon primitive. Du reste, plus loin, dans la scène du Château de l'Horizon, Ré est formellement distingué d'Atoum.

Non seulement aucun public antique n'aurait songé à s'en choquer, mais en Égypte cet état de la déesse, tabernacle vivant d'un dieu sur le point de naître, excitait particulièrement la vénération de la foule. On s'en doutait déjà à cause de l'apparition à côté des temples, à partir du Nouvel Empire, d'un *mammisi*, chapelle où la déesse allait attendre le jour de l'accouchement en y recevant les hommages des fidèles. Il est intéressant d'apprendre par ce texte de théâtre, que cette dévotion, sur laquelle la théologie officielle garde le silence, était déjà vivante dans le peuple à la fin de l'Ancien Empire(1).

Atoum, le dieu suprême qui connaissait toutes choses, acquiesçait sans difficultés à la requête de la déesse.

Mais c'était trop simple pour le jeu de la pièce. Il fallait pour l'instruction du public — et l'on saisit là le raccourci d'un enseignement sur la conception merveilleuse et la filiation osirienne d'Horus répondant à d'anciennes controverses dont Plutarque (2), dans un récit mythologique, a recueilli le souvenir — qu'une contradiction intervînt, grâce à quoi la doctrine pût être exposée, et vengée. Cette occasion était fournie par la femme prévue dans l'indication scénique du début. Son rôle anonyme présente quelque analogie avec celui du chœur de la tragédie grecque, interprétant les sentiments — approbations ou objections — des spectateurs.

LA FEMME. — Mais comment savez-vous que c'est pour le dieu seigneur et héritier des dieux des Éléments que vous allez agir à l'intérieur de l'œuf?

[ISIS.] — Je suis Isis, la plus célèbre et la plus sacrée des divinités ! Le dieu qui est dans ce sein, c'est la semence d'Osiris !

(1) C'était en somme une dévotion dont l'idée est comparable à celle qui, au cours de notre Moyen Âge, a inspiré les icônes byzantines de la Vierge en orante portant l'enfant Jésus en gloire dans son sein devenu transparent, ou les hymnes latines en l'honneur de Marie *virgini pariturae*.

(2) *De Iside*, 19 : « Typhon ensuite intenta un procès à Horus, prétendant que c'était un bâtard. »

ATOUM dit. — Celle-ci, qui a conçu en secret (1), est une fille qui a conçu et enfantera sans intervention de dieux, réellement. C'est donc bien la semence d'Osiris.

Que cet ennemi qui a tué son père ne vienne pas briser le eune œuf ! Que le Grand Magicien (2) le tienne en respect ! Obéissez, ô dieux, à ce qu'Isis a dit !

[ISIS.] — Atoum, le Seigneur du Château des Images divines (3) a parlé. Il a décrété pour moi que mon fils serait protégé dans mon sein. Il a disposé une garde derrière lui à l'intérieur de ce sein. Assurez la protection du Faucon (4) qui est dans ce sein !

La passe dialectique a été brillamment conduite. À l'objection de l'inconnue, qu'il était peut-être difficile aux dieux d'être sûrs de la filiation de celui qu'ils allaient protéger dans le sein maternel, puisqu'ils n'en connaissaient pas le père, Isis a répondu par un éclat de dignité outragée : elle est Isis, la déesse bien connue, et sa parole qu'elle est enceinte d'Osiris doit suffire. Atoum alors confirme son affirmation en révélant un fait indiscutable : aucun des dieux — entendons des dieux autres qu'Osiris — n'a eu commerce avec la déesse. La conclusion s'impose et d'ailleurs tous les personnages l'acceptent.

---

(1) Isis en effet avait conçu Horus, non pas d'Osiris vivant, mais du cadavre d'Osiris auquel elle avait insufflé une vie temporaire par magie. C'était là le mystère qui entourait la conception d'Horus.

(2) Le dieu Thot.

(3) *'hmw*. Les Égyptiens entendaient en particulier par ce terme les effigies divines honorées dans les temples. Les esprits de ces effigies — les dieux — habitaient, hors des limites de la terre, le château dont il est ici question.

(4) Le dieu Horus était en effet représenté soit sous la forme d'un faucon, soit sous celle d'un homme à tête de faucon. Ce trait n'était pas primitif dans la légende osirienne, pour laquelle Horus-Horsisès, «Horus fils d'Isis» — était seulement un enfant. Le faucon représentait un autre Horus, «Horus le Grand», Haroëris, dieu-Soleil adoré par certains clans prédynastiques et devenu l'ancêtre des pharaons. Très tôt les deux légendes s'étaient fondues, comme dans ce drame dont le dessein était d'expliquer comment Horus, bien que le dernier-venu parmi les dieux, était parvenu à être le plus grand de tous.

À partir de cet endroit, le texte dramatique n'est plus représenté que par quelques coupures extraites du rôle d'Atoum, éliminant toutes les indications scéniques, sauf celles qui terminent le tableau et servent d'introduction au tableau suivant.

ATOUM dit : — Seigneur des dieux, allons, parais au monde !

Je te donne que les compagnons de ton père Osiris (1) t'adorent et te servent.

Je ferai ton nom lorsque tu auras atteint l'Horizon (2) en arrivant aux créneaux de Celui de qui le nom est caché.

La force se retire de mon corps, la lassitude gagne mon corps (3).

*Lorsque la lassitude l'a gagné, il se courbe.*



*Le Lumineux (4) part et il choisit sa place en s'asseyant devant les dieux parmi les courtisans du Retraité (5).*

(1) C'est-à-dire les divinités qui étaient restées fidèles à Isis en fuite après le meurtre d'Osiris. Les plus marquantes étaient Anubis, Thot et Nephthys.

(2) L'« horizon » des anciens Égyptiens n'était pas exactement ce que nous entendons par ce terme, mais une région fabuleuse située aux confins de la terre et du ciel. KUENTZ, *Autour d'une conception égyptienne méconnue : l'akhit ou soi-disant horizon*, dans le *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, XVII (1920), p. 121-190. Il y avait là, on le verra plus loin, d'après le folklore, un palais où les dieux qui avaient cessé de régner sur le ciel et la terre se retiraient dans le repos, sous la régence du premier d'entre eux, Celui de qui le nom était caché.

(3) Ce thème du dieu vieillissant qui renonçait à gouverner le monde et se retirait dans un endroit inaccessible aux hommes n'est pas isolé dans la littérature égyptienne. On le connaissait déjà depuis longtemps par un passage du « Livre de la Vache du ciel » (édité le plus récemment par MAÏSTRE, *Le Livre de la Vache du ciel dans les tombeaux de la Vallée des rois* dans le *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, XL (1941), p. 53-115. Là (*Ibid.*, p. 75-76) le dieu Rê, excédé par la révolte des hommes et par la vengeance sanglante qu'il avait dû en tirer, s'écrie : « Par ma vie ! Mon cœur est très las d'être avec vous... Mon corps est affaibli pour la première fois. Je n'irai pas où quelqu'un puisse m'atteindre ! » Et il monte sur le dos de la Vache céleste.

(4) C'est-à-dire le dieu-Soleil.

(5)  *nh'*. La valeur exacte de ce terme, qui n'appartient pas au vocabulaire religieux officiel, est indiquée dans l'une des recensions par la variante  *nh' hrp* « Celui qui a cessé de commander ».

Il y a là de toute évidence, cousus bout à bout, les débris de plusieurs épisodes.

D'abord celui de la naissance d'Horus. On peut se figurer, d'après les bas-reliefs qui illustrent les diverses théogamies (1), que l'accouchement d'Isis ne se faisait pas sans un déploiement de dieux agissant autour d'elle pour la protéger ainsi que son enfant. Lorsque tout était prêt, Horus, enfant habillé en faucon ou pourvu d'une tête de faucon, apparaissait aux yeux de tous par l'effet de quelque machinerie, comme s'il sortait du sein d'Isis sur l'injonction d'Atoum. Cette injonction est, de tout l'épisode, le seul élément conservé par le compilateur.

C'est encore en se reportant à la suite des tableaux relatifs aux naissances royales dans les temples de Deir el-Bahari et de Louxor, qu'on peut interpréter les propos qui suivent et reconstituer les scènes dont ils restent comme les témoins. Sur les bas-reliefs de Deir el-Bahari (2), après que le dieu Amon a pris le nouveau-né dans ses bras (3), il le remet aux déesses nourricières qui l'allaitent et aux dieux qui le purifient (4). La suite montrant que, dans ce drame, Horus naissait adolescent, il ne pouvait s'agir de pareils soins ; mais

---

c'est-à-dire celui qui a abdiqué le pouvoir, qui a pris sa retraite. Le « Retraité » par excellence nommé ici était le premier des dieux qui ait régné sur le monde, celui que le texte appelle ailleurs : « Celui de qui le nom est caché ».

(1) On entend par *théogamies* les ensembles de textes illustrés de vignettes qui racontent comment des souverains furent engendrés directement par Amon, qui avait pris l'apparence du roi leur père, comment ils vinrent au monde dans le palais et comment ils furent, dès leur naissance, installés par Amon dans leurs prérogatives de monarques. Cette fiction, qui faisait vraisemblablement partie de la doctrine théocratique, est connue par la théogamie du temple de Deir el-Bahari, relative à la naissance de la reine Hatchepsout, et par celle du temple de Louxor qui commémore la naissance divine d'Aménophis III. Cf. MORET, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*, Paris 1902, p. 39-73.

(2) NAVILLE, *The temple of Deir el Bahari*, II, Londres 1897, pl. XLVI-LV.

(3) *Ibid.*, pl. LII.

(4) *Ibid.*, pl. LIII.

Horus, les paroles d'Atoum le prouvent, était d'abord confié aux anciens compagnons d'Osiris, ceux qui, avec Anubis, Thot et Nephthys, lui étaient restés fidèles jusque dans sa mort.


La cour personnelle du nouvellement-né étant ainsi constituée, le protocole exigeait qu'il reçût officiellement son nom. A Deir el-Bahari (1) c'est Sechat elle-même, la déesse des annales royales, qui l'inscrit. Ce qui reste du texte dramatique que nous analysons, montre qu'Atoum, au lieu de procéder immédiatement à cette cérémonie, la remettait à plus tard, ce qui faisait rebondir l'action. Il donnait rendez-vous pour cela au jeune dieu dans le château fabuleux, situé aux confins mêmes de l'horizon, où il avait dessein de se retirer bientôt pour y prendre sa retraite.

De fait, sans transition aucune, le texte actuel du drame montre le dieu vieillissant soudain et partant pour le château lointain. Arrivé, il s'assied, note l'indication scénique, *devant* les dieux, terme qui doit être pris en rigueur puisqu'il définit un jeu de scène. Atoum ne pénétrait pas dans le groupe formé par les dieux qui, en un point quelconque du lieu de la représentation, symbolisait le palais divin. Il s'installait en avant, prêt à recevoir Horus qui approchait.

Les intermédiaires textuels manquent. La version conservée met soudain Horus en présence d'Atoum. Il est probable que le jeune dieu, profitant de ses ailes, apparaissait au sommet des remparts du palais.

[ATOUM.] — Bravo (2), mon fils Horus ! Reste dans ce pays de ton père Osiris (3), en ton nom de « Faucon qui est sur les

(1) NAVILLE, *The temple of Deir el Bahari*, II, pl. LV.

(2)  *bi-k*, exclamation admirative, peut-être à décomposer en *bi?i-k* « tu fais merveille ! ». Un verbe de ce sens est attesté sur la stèle 34025 (recto) du Musée du Caire, ligne 52 : « Je tourne mon visage vers le sud et je fais merveille pour toi », LACAU, *Stèles du Nouvel Empire*. Le Caire 1909, p. 52.

(3) Ici encore les données du drame diffèrent de celles de la théologie

créneaux du Château de Celui de qui le nom est caché». Je demande (1) que tu sois au nombre des Compagnons du Soleil de l'Horizon, à la proue du vaisseau du Dieu primitif éternellement.

*Isis vient trouver le Retraité en amenant Horus et Isis demande qu'il soit avec le Retraité comme Idole (2) éternelle.*

[ISIS.] — Voyez Horus, ô dieux !

Il s'agit dans ce passage du nom à donner au jeune Horus et du rôle à lui assigner parmi les dieux.

Son nom — non pas son nom personnel, mais son nom d'intronisation parmi les dieux, composé, comme les noms protocolaires des rois qui répondent à la même idée, d'une courte formule — est tiré par Atoum d'une exclamation d'admiration qui lui a échappée en voyant Horus arriver si brillamment au rendez-vous. « Bravo ! », n'a-t-il pu s'empêcher de s'écrier, et comme cela sonnait *bik* en égyptien, le jeu de mots avec *bik* signifiant « faucon » s'imposait. On sait le rôle que les paroles prononcées au moment de donner un nom aux enfants jouaient, dans tout l'ancien Orient, pour le choix de ce nom (3).

---

officielle. Il est clair qu'Atoum propose à Horus de rester dans l'Horizon. Ce pays des dieux retraités a son soleil spécial, Rê le dieu primitif, qui, retiré des affaires de ce monde, continue à y voguer avec vaisseau et équipage. Osiris y était au repos après sa mort. La théologie officielle faisait au contraire d'Osiris défunt le roi d'une région distincte à la fois du ciel, de la terre et de l'Horizon : la Douat, pays des morts, que le soleil traversait pendant la nuit.

(1) Atoum, qui, dans l'Horizon, a pris place parmi les dieux retraités, doit adresser sa demande au Dieu primitif qui règne sur ce pays.

(2) Le mot *ššmw*, *idole*, a à peu près le même sens que plus haut le mot *'hm*, p. 51, note 3.

(3) Cf. RANKE, *Les noms propres égyptiens*, dans la *Chronique d'Égypte*, n° 22, Bruxelles, juillet 1936, p. 300-302. Il faut ajouter aux exemples cités le cas d'Amon tirant le nom d'Hatchepsout des paroles prononcées par sa mère au moment de sa conception. SETHE, *Urkunden der 18. Dynastie*, I, Leipzig 1906, p. 221. Cf. MORET, *Rois et dieux d'Égypte*, 2<sup>e</sup> éd., Paris 1916, p. 20-21.

Atoum veut offrir une carrière inespérée au jeune Horus. Puisque celui-ci a atteint la région des dieux, il y restera : son père Osiris y réside d'ailleurs depuis sa mort. Un dieu y règne, si ancien qu'on ne sait plus son nom : dieu primitif qui, après avoir régenté la terre, s'est retiré dans ce pays de l'Horizon et y a fondé ce château, où il accueille auprès de lui les dieux, ses descendants, quand ils ont à leur tour fini de régner sur les humains. Ce dieu continue à se manifester comme Soleil du pays de l'Horizon. Atoum lui demandera de prendre Horus dans l'équipage de son vaisseau céleste, comme matelot, et de le placer à la proue où, pour guider la navigation et combattre les ennemis, il pourra donner la mesure de son intelligence et de sa bravoure.

La suite est connue par une indication scénique dont la seconde phrase indique le sens général d'un discours d'Isis qui n'a pas été conservé. Ce pourrait en être un résumé fait par le compilateur ; c'est plutôt, croirais-je, une note explicative qui l'introduisait.

Malgré la brièveté du texte dans son état actuel, le progrès de l'action se dégage avec une netteté suffisante. Le projet d'Atoum a semblé timide à Isis : elle rêve mieux pour son fils.

Puisque celui-ci a réussi à pénétrer dans le château où les dieux prennent leur retraite, pourquoi, au lieu de peiner à une tâche subalterne, n'obtiendrait-il pas d'emblée une place au milieu de ces privilégiés ? Avec l'audace de l'amour maternel, elle introduit Horus au sein de l'assemblée des dieux et, devant le dieu suprême — le Retraité par excellence, — elle expose sa requête.

La preuve qu'un plaidoyer a disparu du texte, c'est que l'exclamation finale, seule conservée, suppose un délai qu'Horus a mis à profit pour faire des siennes. Ses paroles, qui suivent, montrent que, grâce à une disposition de la scène que nous ignorons, il s'adresse aux dieux d'un endroit très



élevé d'où il les domine tous (1). Ainsi, pendant qu'Atoum et Isis rivalisaient entre eux pour améliorer son sort, l'audacieux avait pris en fait possession du rang suprême.

Isis était la première à l'apercevoir et, avec un cri, elle le désignait aux dieux. D'en haut tombaient alors sur eux les orgueilleuses paroles d'Horus dressé dans son apothéose :

[HORUS.] — Je suis Horus, le Faucon qui est sur les créneaux du Château de Celui de qui le nom est caché!

Mon vol a atteint l'Horizon. J'ai dépassé les dieux du firmament(2). J'ai avancé ma position au delà des dieux des Éléments(3). L'aigle même ne peut pas atteindre mon premier essor.

Ma place est loin de Seth, l'ennemi de mon père Osiris. J'ai conquis les chemins de l'Éternité à la lumière. Je m'élève par mon vol. Il n'y a pas de dieu qui puisse faire ce que j'ai fait.

Je sévirai contre l'ennemi de mon père Osiris et je le placerai sous mes sandales en mon nom de « Vêtu de rouge ».

Je suis Horus qu'Isis a enfanté et dont on a assuré la protection dans l'œuf.

Il est à croire que cette subite ascension d'Horus, qu'il ne devait qu'à lui-même, indignait les dieux et que l'explosion de leur colère répondait à son défi. Le passage devait être piquant, sinon des plus orthodoxes : de la même veine, en somme, que les résurrections par lesquelles le mime Emheb d'Edfou contrecarrait sur la scène l'action de son patron de dieu (4). Le théâtre égyptien, comme le grec, en prenait donc à l'aise avec les données de la mythologie officielle.

---

(1) Si, comme pour les lamentations d'Isis et de Nephthys (*La Revue du Caire*, I, p. 295-296), le drame se jouait sur l'esplanade des temples, il est possible que le personnage d'Horus apparût alors au sommet du pylône.

(2) Littéralement : les dieux de Nout, la déesse-Ciel.

(3) Cf. page 48, note 5.

(4) *La Revue du Caire*, I, p. 295-297.

Mais Horus, devenu dieu suprême, ne se laissait plus intimider :

L'haleine embrasée de votre bouche ne me nuit pas. Ce que vous dites contre moi ne peut pas m'atteindre. Je suis Horus, de qui la place est loin des hommes et des dieux. Je suis Horus, fils d'Isis !

Le document qui a conservé ce fragment de drame religieux remonte à la IX<sup>e</sup> dynastie, aux environs de 2150 avant notre ère. Toutefois la légende qui a servi de thème est plus ancienne encore, puisqu'un passage des *Textes des Pyramides* (1) y fait allusion. On en reconnaît facilement les éléments — et même les expressions (2) — dans les phrases d'une formule qui montre le roi apparaissant dans le ciel comme Horus le Faucon :

C'est Neferkéré Pépi le grand Faucon que Khopri (3) réclame. Neferkéré Pépi traverse le ciel dans ses quatre régions. Neferkéré Pépi est apparu sur un nuage, il est descendu (4) ... .. C'est Neferkéré Pépi le grand Faucon qui est sur les créneaux du Château de Celui de qui le nom est caché, qui s'empare de la dignité d'Atoum parce que le ciel est plus sublime que la terre (5) .....

---

(1) Paragraphes 1777-1784. On nomme *Textes des Pyramides* le recueil des formules funéraires destinées à assurer la condition du roi dans l'autre monde, gravées à l'intérieur des pyramides royales des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> dynasties à Sakkarah. La langue en est fort archaïque et la composition de beaucoup de ces textes remonte pour le moins à la III<sup>e</sup> dynastie. Celui qui nous occupe ici se trouve seulement dans la pyramide de Pépi II, qui mourut autour de 2240 avant notre ère. Une traduction de ces textes a été publiée par SPEELERS, *Traduction, index et vocabulaire des textes des Pyramides égyptiennes*, Bruxelles s. d.

(2) Nous les avons mises en italiques.

(3) Le dieu Soleil. Allusion à une légende inconnue.

(4) Lacune.

(5) Le drame religieux explique cette phrase énigmatique : c'est en s'élevant au-dessus de tous les dieux qu'Horus a conquis le pouvoir suprême dans lequel il a succédé à Atoum. Une lacune du texte interrompt le développement.

... .. Les mains (1) de Néferkéré Pépi sont tombées (2) sur l'Incurvé de cornes (3), au nord de l'île d'Abou. Il a quitté la terre *dans son premier envol*.

... ..  
*Le nom de Faucon*, qui exprime l'effroi du Défiguré (4), a été donné à Néferkéré Pépi parce que Néferkéré Pépi (5) ... ..

#### B. — LA DÉROUTE D'APOPHIS.

Bien que le titre mis en tête de la formule (6) mentionne un monstre inconnu (7) dont le défunt a à se défendre dans l'autre monde, elle est en réalité rédigée contre Apophis (8). Ce désaccord entre le titre et le contenu d'une formule dénonce dès l'abord un remploi de texte.

(1) C'est-à-dire les pattes du faucon.

(2) C'est-à-dire se sont posées.

(3) Peut-être une constellation.

(4) Littéralement : *en qui est l'effroi du Défiguré*. Sur le sens d'ahurissement donné au mot effroi, cf. plus loin, page 67, note 5. Il s'agit de l'émerveillement qui a provoqué l'exclamation *b'k* «bravo», dont le nom de Faucon (*bik*) a été tiré. Le Défiguré dont il s'agit ici est peut-être l'ancien dieu du ciel, Horus de Létopolis, que la légende donnait comme privé de ses yeux. S'il en est ainsi, le drame a modifié la donnée primitive en attribuant l'exclamation à Atoum.

(5) Lacune.

(6) *Chapitre de repousser Rerek dans l'autre monde*. Vignette : le défunt transperçant un serpent avec une lance. Ce chapitre xxxix du Livre des Morts est rare dans les exemplaires les plus anciens. L'édition de Naville n'a pu en réunir que cinq témoins datant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> dynasties. La plus correcte de ces versions est la première en date, celle du papyrus de Mésemneter, provenant de Thèbes et remontant au début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Ce papyrus appartient au Musée du Caire. Les nombreuses retouches que l'on relève dans les autres versions montrent que ce texte, d'un caractère si particulier, détonnait dans la littérature magique et qu'il a fallu le réformer de multiples façons avant d'arriver à la version la plus récente, éditée par Lepsius.

(7) Le nom de ce serpent n'est d'ailleurs pas constant. Deux manuscrits de l'édition Naville l'appellent *Rekrek*, celui de l'édition Lepsius *Refref*.

(8) Transcription grecque de l'égyptien 'Apop. Sur le caractère de ce monstre, cf. MAX MÜLLER, *Egyptian mythology*, Boston 1923, p. 104 et

### Formule pour repousser Rerek dans l'autre monde.

**Arrière, affaisse-toi**, recule, ô coquin (1) ! Vite, plonge dans le Puits de l'Abîme (2), vers l'endroit où ton père a ordonné qu'on fasse ta torture ! Écarte-toi de cette place de naissance de Rê qui est dominée par ta crainte ! **Je suis Rê, enveloppé de la terreur qu'il inspire. Arrière**, ô dangereux (3) ennemi de sa lumière ! **Tombe devant Rê !**

Le mot qui situe la scène est *mshnt*, la « place de naissance » de Rê. Comme on le verra par la suite, Rê n'a pas encore apparu. Le drame commence à la place où il va naître, au point de l'horizon où sa manifestation quotidienne se prépare.

Il faut écarter comme une interpolation ne cadrant pas avec le texte la déclaration « Je suis Rê ». C'est une surcharge magique, tout comme les expressions *arrière, affaisse-toi, tombe*, qui font partie du formulaire obligé des incantations (4).

Il reste ainsi un avertissement, mis dans la bouche d'un personnage dont le nom a disparu, à l'adresse de quelqu'un qui s'approche, au petit jour, avec de mauvaises intentions

---

suiv. Apophis est inconnu des écrits religieux de l'Ancien Empire. Il ne fait son apparition dans les textes égyptiens qu'à partir de la période intermédiaire qui précéda le Moyen Empire, probablement sous l'influence d'idées venues d'Asie. La cosmogonie babylonienne, en effet, enseignait depuis longtemps que les dieux avaient combattu à l'origine contre des générations de monstres. Mardouk avait vaincu leur mère Tiamât. D'après une tradition, il l'avait tuée et il avait créé le ciel et la terre de ses dépouilles; d'après une autre, il l'avait enchaînée au fond du puits de l'Abîme, le *Φρέαρ τῆς ἀβύσσου* dont parle encore l'Apocalypse (IX, 1), où ses soubresauts sont la cause des tempêtes et des tremblements de terre. L'Égypte avait adopté ces conceptions en les accommodant aux siennes propres : d'une lutte cosmogonique elle avait fait le drame quotidien du lever du soleil, et de la femelle Tiamât un monstre mâle, le serpent Apophis.

(1) *m'-f*; *p-f*, mot composé signifiant littéralement « avec-son-crime ».

(2) τὸ Φρέαρ τῆς ἀβύσσου.

(3) *mds*, « actif, agissant ».

(4) Par exemple *Textes des Pyramides*, 418, 434-435, etc.



seul du reste de ce genre dans tout le morceau qui ait échappé aux suppressions du compilateur. Les personnages qui prennent la parole sont les figurants qui occupent la scène en attendant le lever du soleil.

La leçon « Retire-toi du désert à l'orient du ciel » (*irwii 'd m i'bt ...*), bien qu'attestée par les deux plus anciens manuscrits offre un emploi peu naturel de la préposition *m*. On attendrait plutôt *irwii 'd n i'bt...* « Retire-toi du désert de l'orient du ciel ». La phrase serait plus grammaticale — et d'un sens plus satisfaisant — si l'on corrigeait ~~𓂏~~ ~~𓂏~~ *'d* en ~~𓂏~~ } | *'dti* : « Retire-toi *sain et sauf* de l'Orient du ciel. » Ce serait un dernier conseil donné à l'indésirable qui, autrement, va s'attirer malheur. On comprend que le compilateur magique ait altéré cette expression qui lui semblait d'une bienveillance intolérable envers l'ennemi qu'il voulait effrayer.

Du reste, l'eût-il voulu, Apophis n'aurait plus eu le temps de suivre cet avis. Une indication scénique caractérisée annonce l'entrée de Rê en scène.

De ce qui se passait alors — et que la même indication définissait sans aucun doute — il ne reste que la conclusion : Apophis sortait de la bagarre criblé de blessures. Et même la suite montre, ce que la didascalie mutilée n'indique plus, qu'il se trouvait proprement ligoté (1).

En si piteux état, le misérable ne renonce pourtant pas à se tirer d'affaire par la ruse. Il continue à simuler l'innocence, en protestant d'abord de la pureté de ses intentions :

Je ferai ton désir (*bis*), ô Rê! Je ferai le bien (*bis*), j'agirai pacifiquement, ô Rê! Mais fais que tes cordes tombent, ô Rê!

D'ailleurs, argue-t-il, comment pourrait-il être Apophis, puisque celui-ci a été mis définitivement hors de combat la veille?

(1) Dans le mythe babylonien, Mardouk commençait par maîtriser Tiamât en la prenant au filet.

Car Apophis est déjà tombé sous ton lasso. Les dieux du Sud, du Nord, de l'Ouest et de l'Est ont lié leurs liens sur lui. Rekes (1) l'a abattu. Le Patron des Signes (2) l'a ensorcelé (3). Calme-toi, ô Rê (*bis*) ! Fais grâce (4), ô Rê, en paix !

Puis, sentant à la réserve hostile des dieux que les soupçons contre lui ne font que s'aggraver, Apophis se décide à jouer le grand jeu : il prononce une malédiction en règle contre Apophis, contre lui-même. L'effet de scène atteignait alors au haut comique.

Ô Apophis, tombe ! Descends, ô Apophis, ennemi de Rê ! Ce que tu as goûté est plus fort que ce goût qui semble suave à la déesse-Scorpion. Ce qu'elle t'a infligé est fort et tu souffriras de son traitement éternellement. Tu n'échapperas plus, tu ne t'enfuiras plus, ô Apophis, ennemi de Rê !

Détourne ton visage, Rê a horreur de te voir !

Arrière, toi dont la tête doit être tranchée et la face mutilée ! Que celui qui arrive sur les côtés des chemins (5) écrase ta tête ! Que celui qui est sur sa terre brise tes os, coupe ta chair ! Qu'il te remette au dieu-Terre (6), ô Apophis, ennemi de Rê !

(1) Génie massacreur, inconnu par ailleurs, et dont le nom varie suivant les manuscrits.

(2) *hry-tiwt*, désignation de Thot, comme inventeur et maître des signes magiques. La façon dont le plus ancien manuscrit a écrit ce titre insolite du dieu prouve que le copiste n'en avait pas compris le sens ; d'autres ont essayé des adaptations phonétiques comme « la Dame du Jugement », « la Dame de l'Encre », dont la diversité prouve le désarroi de la tradition textuelle.

(3) Littéralement : *l'a lié*. Il s'agit ici des liens magiques qui empêchaient l'âme d'un condamné de se livrer à aucune vengeance après son exécution.

(4) *šwd*, littéralement : *rends (ou laisse) sain et sauf...*

(5) Apophis est ainsi voué à être détruit par le premier venu dans la campagne, soit sur les routes, soit dans les champs. Alors comme aujourd'hui, ou bien les paysans circulaient en longues files le long des chemins en poussant devant eux leurs troupeaux, ou bien ils stationnaient avec leurs bêtes sur le lopin de terre qu'ils cultivaient.

(6) Aker, très ancien dieu-Terre, que la théologie héliopolitaine avait remplacé par Gheb. Max MÜLLER, *Egyptian mythology*, Boston 1923, p. 42-43. Le manuscrit de Mésemneter porte ici une leçon Keher qui semble fautive.


Assuré de l'effet persuasif de ce bel élan, Apophis en revient à son idée : obtenir de Rê qu'il s'éloigne sans lui faire de mal.

Ton équipage a été passé en revue, tes consignes ont été distribuées : sois en satisfait, sois en rassuré ! Rentre (*bis*) à la maison ! Rentre ton OEil<sup>(1)</sup> à la maison ! Rentre heureusement ! Aucun dommage n'est encore sorti de ta bouche contre moi : ne lance pas d'ordre <sup>(2)</sup> contre moi !

Puis finalement, puisqu'il lui faut bien dire qui il est, Apophis fait usage d'une dernière rouerie. Le dieu à qui il ressemblait le plus par ses attributions était Seth — non pas le Seth maléfique de la légende osirienne, mais celui de la mythologie solaire, qui mettait sa force destructrice au service de Rê en combattant ses ennemis à l'avant de son vaisseau <sup>(3)</sup>. Apophis déclare donc qu'il est Seth, ce qui a l'avantage de laisser percer une menace :

Je suis Seth, qui déchaîne les fureurs de l'ouragan dans l'horizon du ciel, comme le Malin <sup>(4)</sup>, quand c'est son bon plaisir.

Rê et les dieux de son escorte ont supporté ce verbiage sans l'interrompre, mais la comédie ne les a pas trompés. Atoum,

(1) Le disque lumineux en effet qui éclaire l'univers était considéré comme la prunelle de l'œil du dieu. Le vaisseau solaire est souvent figuré transportant l'OEil divin, , inscrit dans un disque.

(2) La leçon *m ir-tw-k r-i* est évidemment corrompue, car elle n'offre aucun sens. Je propose de la corriger en *m ir wd-k r-i*, « ne donne pas ton ordre contre moi ».

(3) Cf. NAGEL, *Set dans la Barque solaire*, dans le *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, XXVIII (1929), p. 33-39.

(4) Sur ce démon des ténèbres, cf. KEES, *Nbd als Dämon der Finsternis*, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde*, LIX (1924), p. 69-70.



le plus ancien d'entre eux, dénoue la situation par un mot méprisant :

**ATOUM dit.** — Levez vos visages, soldats de Rê ! Chassez-moi ce péteux (1) de la compagnie !

Aussitôt les ordres de combat crépitent de toutes parts :

**GHEB dit.** — Fixe (2), vous qui êtes à vos postes comme équipage du vaisseau de Khopri (3) ! En avant (4) ! Les armes qu'on vous a données à vos mains !

**HATHOR dit.** — Prenez vos épées !



**NOUT dit.** — Allons, chassez ce péteux !

*Celui qui est dans son Tabernacle (5) vient. Il se meut tout seul, le Seigneur universel que nul ne peut arrêter.*

D'Apophis il n'est plus question dans cette indication scénique, non plus que dans le reste du fragment. Il faut comprendre que, tandis que les dieux se sont précipités pour l'achever et écarter son corps du chemin, le Vaisseau solaire, bien que privé de son équipage, s'est avancé seul sur la scène, mû par la force irrésistible de Rê invisible dans sa cabine.

Un autre tableau commence, qui va se prêter, lui aussi, à un intermède comique.

---

(1) Le texte de Mésemmeter est corrompu et les autres versions sont divergentes; mais la comparaison avec l'énoncé des paroles de Nout qui suivent, permet d'isoler le terme injurieux , dérivé du verbe  «péter» des textes médicaux. WRZESINSKI, *Der grosse medizinische Papyrus des Berliner Museums*, Leipzig 1909, p. 140. On comprend que le terme ait effarouché les copistes et qu'ils l'aient remplacé par des expressions plus canoniques.

(2) Littéralement : *affermissez-vous*.

(3) Le dieu Soleil.

(4) Littéralement : *prenez vos chemins*.

(5) C'est-à-dire le dieu Soleil enfermé dans la cabine centrale du vaisseau, qui avait l'aspect et jouait le rôle d'un naos, ou tabernacle de temple.

Rè, toutes embûches déjouées, a pénétré dans le firmament, immense lac de turquoise (1), où sa lumière réveille les dieux des éléments (2). Cette plèbe divine s'émeut et, accourant à la rencontre de Rè, lui fait fête :

LES DIEUX QUI SONT DANS LEURS ÉLÉMENTS, *entourant le Lac de Turquoise, disent.* — Venez ici ! Adorons et protégeons le Grand des Tabernacles (3), de qui l'Ennéade des dieux est issue, à qui l'on consacre des pains, à qui l'on offre des adorations !

Tous donc s'empressent, mais un seul reste endormi. C'est Gheb, l'antique dieu de la terre (4). Un acteur couché à quelque endroit de la scène devait incarner le paisible géant.

(1) Sur les antécédents les plus anciens de cette conception, cf. **ABBAS BAROUMI**, *Autour du Champ des Souchets et du Champ des Offrandes*, Le Caire 1940, p. 52-53.

(2) C'étaient les dieux qui présidaient à l'activité de la nature et résidaient, comme des forces, dans les divers éléments. Voir plus haut, page 48 note 5.

(3) C'est-à-dire celui qui habite, comme dieu suprême, dans les tabernacles des temples.

(4) Suivant la cosmogonie d'Héliopolis, Gheb, le dieu-Terre, avait été violemment séparé de son épouse Nout, la déesse-Ciel, lorsque Chou, dieu de l'air, s'était glissé entre eux et avait soulevé Nout à bras tendus au-dessus de sa tête pour faire d'elle la voûte céleste. L'iconographie représentait Gheb comme un homme étendu par terre et dormant; souvent on dessinait de la végétation sur son corps pour donner à entendre qu'il était le sol «sur le dos» duquel toutes les plantes poussaient. **MAX MÜLLER**, *Egyptian mythology*, Boston 1923, p. 42. Le personnage de Gheb est dédoublé dans cette scène, puisqu'on a vu un peu plus haut ce dieu en action dans l'escorte de Rè qui combattait Apophis. Cette dualité, pour particulièrement frappante qu'elle soit ici, n'est pas sans exemples dans l'ancienne religion égyptienne, où certains dieux comme Horus ont même prêté à de multiples personnifications. Le fait qu'on les concevait comme agissant les unes en présence des autres montre simplement quelle puissance de personnalité les Égyptiens attribuaient à ces diverses acceptions d'un même dieu.

Sa femme Nout le remarque et elle le montre, avec mépris, à ses compagnons :

[NOUT.] — Annoncez-le avec moi, **dit Nout**, à ce paresseux ! (1)

CERTAINS D'ENTRE LES DIEUX **disent**. — Il (2) est sorti ! Il a trouvé le chemin ! Il a fait une capture (3) parmi les dieux ! Il a fait le réveil devant Nout ! (4).


*Gheb se lève, interloqué (5).*

[GHEB.] — Si l'Ennéade des dieux est déjà en branle, c'est que la bouche d'Hathor est abîmée !

**Rê soit victorieux d'Apophis !**

À la remarque de Nout, quelques dieux se sont détachés du groupe. On les imagine penchés sur le dormeur, le secouant, lui cornant aux oreilles les nouvelles du matin, jusqu'à ce qu'il se mette debout, réveillé en sursaut et se demandant ce qui arrive.

Mais le naturel prend aussitôt le dessus. Ce Gheb devait être pour l'imagination populaire une sorte de Silène, vieillard bourru mais débonnaire, ayant son franc parler et quelque peu libertin. D'un coup d'œil il a reconnu l'Ennéade des dieux, et son humeur malicieuse s'est échauffée. Pour que d'aussi beaux messieurs se lèvent à l'aube, il a fallu la pire catastrophe, un désastre pour leurs amours ! Mettons que leur

(1) L'adjectif *ndm* a le sens d'*agréable*, et même de *confortable*, comme le prouve le mot *mdm* « commodité », qui désigne une sorte de coffret.  est employé ici pour désigner quelqu'un qui se carre dans une position confortable, qui prend ses aises.

(2) Le dieu Soleil.

(3) Allusion à l'incident d'Apophis pris au filet.

(4) C'est-à-dire il a réveillé tout ce qui se trouvait sous le firmament.

(5) Littéralement : *effrayé*. Les anciens Égyptiens, qui ne possédaient pas de vocabulaire détaillé pour exprimer les états d'âme, nommaient crainte des sentiments où celle-ci n'entraînait que pour une certaine part, comme le respect, l'ahurissement, etc.

idole, l'« Or des dieux » comme l'appellent discrètement les textes, la belle Hathor dont ils se disputent les baisers, ait été défigurée dans cette bouche adorable...

C'est sur ce trait, dont la verve satirique annonce une fois de plus celle d'un Aristophane, que le compilateur a arrêté, on ne sait trop pourquoi, son utilisation d'un livret de théâtre. Il a effacé soigneusement de son texte à peu près tous les signes qui en trahissaient l'origine, et les recensions successives ont continué ce travail d'adaptation, sans toutefois parvenir à en tirer un texte magique d'allure normale. La raison en est que ce morceau était foncièrement dramatique, et ce caractère transparait encore par places, malgré toutes les retouches, dans la version la plus éloignée de l'original, la recension de basse époque publiée par Lepsius.

*(à suivre.)*

Étienne DRIOTON.

## LA CERVELLE DE VEAU...

Nassar Efendi entra au café al-Salam : il était triste et irrité, et grommelait des injures inconnues. Il jeta son maigre corps sur une chaise et demanda un café et de l'eau. Ses vêtements étaient en lambeaux, son visage était plein de terre, il avait des blessures à la tête, au visage et aux mains, et saignait d'un peu partout. Il avait un aspect minable que n'atténuaient pas les marques évidentes d'une douloureuse et lamentable raclée.

Le garçon s'empressa de lui apporter sa commande. Il resta un instant devant lui à le regarder :

— Pourquoi n'avez-vous pas essayé d'éviter la mésaventure qui vient de vous atteindre ? Nous avons entendu parler de votre dispute avec les courtiers au café Zakhoura... Tout le monde voulait vous flanquer une correction.

— A moi?... Que Dieu leur pardonne ! Bien sûr, je la mérite, puisque telle est la prétention des Ghazzal, des Merzouk et des Fawwal... Qui donc osera leur infliger un démenti, à eux, ces espèces de chenapans ?

Il trempa dans l'eau son mouchoir sale et se mit à tamponner ses blessures.

Le garçon reprit :

— Écoutez, Nassar... la vérité, c'est tout de même la vérité... Il n'y a là ni chenapans, ni fripons. Tout le monde dit que vous avez voulu leur souffler une vente de coton au profit de votre patron Tanachi.

Toujours occupé à panser ses meurtrissures, Nassar répliqua :

— Et qu'est-ce qu'il y a à blâmer là-dedans ? C'est une question de travail, Abd el-Azim...

— Naturellement que c'est une question de travail, mais ce n'est pas une raison pour frauder, intriguer ou voler, Nassar Efendi.

Nassar releva la tête :

— Alors, c'est comme ça, je fraude, j'intrigue et je vole... moi ! Et eux, ce sont des anges peut-être ? Ils ne commettent ni injustice, ni malhonnêteté... Fais-moi le plaisir de tenir ta langue...

Le garçon retourna vaquer à ses occupations.

Nassar Efendi poussa un profond soupir... Maintenant qu'il était assis, il se sentait les os rompus et dans tout son corps il n'y avait pas une place qui ne fût endolorie, à la suite de cette brutale échauffourée. C'était la première fois que ces maudits collègues venaient à bout de lui. Autrefois ils se bornaient à le traiter avec dédain, et lui se rebiffait par des bordées d'injures ; mais ce n'étaient que des mots et l'on n'en parlait plus... Tandis que les bagarres, cela commence par des gifles et des coups de pied, puis le sang coule, on est jeté par terre, roulé dans la boue, on vous déchire les habits, voilà du nouveau sur lequel on ne devrait pas compter.

Nassar tira une pauvre cigarette qu'il alluma et se mit à repasser dans son esprit les incidents de sa vie. Depuis vingt ans, il était au service du sieur Tanachi... Vingt années que son existence était immuable, coincée entre la Bourse, l'usine à carder le coton, le café Zakhoura, et enfin son bureau, où il se livrait à des additions, des soustractions et à des multiplications, jusqu'à une heure tardive, à la lueur d'une lampe fumeuse. Vingt ans qu'il était fondé de pouvoirs de la maison Tanachi Frères, sans avoir ni avancement ni augmentation. Ah ! plutôt à Dieu qu'il fût réellement fondé de pouvoirs !... Il ne signerait aucun contrat de vente ni d'achat, il n'apposerait jamais

son paraphe compliqué en bas d'un acte, et il ne mettrait jamais dans sa poche — toujours vide — un seul contrat d'assurance. Et ces feuilles brillantes et merveilleuses, qui valent des dix et des cinquante livres, sa main ne les aurait jamais touchées une seule fois dans toute sa vie... Pourquoi diable s'était-on mis d'accord avec lui pour lui décerner ce titre de « fondé de pouvoirs », puisqu'il ne ressemblait aux fondés de pouvoirs des sociétés et des maisons de commerce que par ce long pardessus jaune et aussi par ce tarbouche déteint qui lui octroyait le droit d'être appelé « Efendi » ? Que valait au juste ce titre pour lui ? Est-ce qu'il l'avait une seule fois protégé contre les quolibets mordants de son patron ? Tout le monde pouvait témoigner que Tanachi était un maître renommé dans l'art de l'insulte et de l'injure et que ce talent n'avait d'égal que son habileté dans la direction de ses affaires...

En cet instant précis, le poids de ces vingt années pesait lourdement sur ses épaules, comme un pan de montagne...

Nassar se mit à recueillir avec son petit doigt le marc de café précipité au fond de sa tasse et le lécha avec une indolence étudiée. Les vendeurs ambulants commençaient à circuler dans les parages du café al-Salam et mettaient une insistance pleine d'énergie à offrir leur marchandise. Il les voyait entrer et sortir, sans faire attention à eux et sans leur consacrer le moindre regard.

C'est alors que passa près de lui un nain au visage glabre et tout ridé, portant sur sa tête un chaudron en fer-blanc, et qui hurlait d'une voix désagréable de castrat : « Cervelle de veau. »

Un malentendu avait autrefois éclaté entre ce nain et Nassar Efendi, qui avait dégénéré en une haine sourde. A la vérité, il n'y avait eu aucune entente entre eux depuis la date de son débarquement à Zagazig et de son admission à la maison Tanachi... C'était été une inimitié foncière : chacun d'eux détestait son adversaire, pour rien... Cette hostilité réciproque, ils se la manifestaient par les

regards courroucés qu'ils échangeaient ou par les menaces amères qu'ils s'adressaient...

Depuis vingt ans, cette voix de castrat insistait pour proposer sa cervelle de veau et Nassar ne pouvait pas se boucher les oreilles pour ne pas l'entendre... Depuis vingt ans, Nassar Efendi, matin et soir, était poursuivi par cet affreux squelette humain, sans trouver le moyen de s'en débarrasser.

Le plus étonnant, c'est que Nassar Efendi avait entendu dire par un médecin, lors de son arrivée dans la ville de Zagazig : « Sûrement, ce nain ne vivra pas plus de vingt jours »... Et vingt ans avaient passé : le médecin était mort, ses os s'étaient mués en poussière et ce nain était toujours debout, comme un scorpion venimeux, souriant à tout venant de ses dents cariées et proéminentes.

Et quelles cervelles vendait-il? Il affirmait qu'elles étaient du matin même. Sans conteste, elles étaient du matin, sanguinolentes, comme les cerveaux des cadavres exposés sur une table d'anatomie... Et ces essaims de mouches, qui tourbillonnaient en cercle opaque autour de son chaudron, qui le suivaient dans sa marche, comme des avions à la poursuite d'une armée. On les voyait fondre affamées sur leur proie et boire tout le sang qu'elles pouvaient. Nassar Efendi considérait tout cela avec attention et grognait : « Quelle saloperie ! »... Ensuite il ne tardait pas à avaler sa salive en se représentant ces cervelles frites, d'où s'échappait un fumet excitant l'appétit.

Le nain entra au café, en sortit, revint et ressortit, et voici qu'il arrivait pour la troisième fois. Nassar Efendi était tranquille dans son coin, sans bouger.

Or il endurait ce jour-là le plus affreux malheur qu'ait pu lui infliger le destin, il y faisait face avec une humeur égale, mais supporter la vue de ce nain, qui circulait à travers le café en hurlant les mérites de sa cervelle de veau..., cela passait la mesure.

Il poussa un grognement significatif. Il avait peine à demeurer sur sa chaise et frappait du poing sur la table...



A peine le nain, se faufilant près de lui, faisait-il retentir encore son cri d'eunuque, que Nassar Efendi sautait de sa place... empoignait le nabot à la gorge et vociférait :

— Fiche-moi le camp d'ici, je te défends, entends-tu, de montrer ton visage partout où je serai... As-tu compris ? Déguerpis hors de ma présence et vite !

Le nain n'eut aucune possibilité de riposter ni même de mettre à exécution son désir de s'échapper. Nassar s'était rué sur lui et enfonçait ses ongles dans la chair du pauvre diable. Il se jetait sur lui à coups de poing, à coups de pied, puis secouait cette carcasse de droite et de gauche, essayant de la soulever pour la précipiter au sol.

Il semblait trouver une joie et une énergie nouvelles à mesure que la raclée se prolongeait... Allons-y ! Pourquoi n'avait-il jamais eu jusqu'à ce jour cette heureuse idée de cogner sur ce maudit garnement ? Il se sentait ragaillardir et son esprit tout entier savourait pleinement cette minute délicieuse.

Sûr, il allait mériter la prison, la pendaison peut-être. Eh bien ! tant mieux, c'était encore mal payer cette action glorieuse, cet héroïsme mémorable.

...Des badauds s'attroupèrent et l'on sépara les combattants.

Nassar Efendi s'affala essouffé sur le trottoir du café, souillé de poussière, le visage en sang, la tignasse ébourriffée, les habits déchirés. Le public se demandait ce qui avait bien pu se passer...

Il tira une cigarette de son étui, l'alluma lentement et commença à tirer une bouffée. Puis il croisa ses jambes et dit :

— Ne faites pas attention... J'ai été souvent forcé de donner une correction aux sacripants de cette espèce...

Mahmoud TEYMOUR.

Traduit de l'arabe par Gaston WIET.

## NABAOUEYA, LA VENDEUSE DE FROMAGE BLANC.

---

### PÈLERINAGE.

Un jour, el Hag Mohammed, prenant une décision, a dit :  
« Je monte au Hegaz. »

Il se sentait de taille à faire toutes ces dépenses et la nouvelle a couru dans tous les villages alentour et tous disaient :  
« El Hag est ouvert. Un Tel monte au Hegaz, *ya Salat el Nabi*, que Dieu permette à nous aussi de monter comme lui ! » Et envieux, chacun fait des comptes, ramasse de l'argent et se prépare.

Mohammed Soliman Issa, frère aîné de Nabaoueya, n'était pas encore Hag. Son rêve était de le devenir et de porter le turban rouge et de faire pousser sa barbe et de pouvoir parler aux gens avec mesure, sentences et sévérité... Son rêve était d'être Hag et de redevenir pur comme un enfant.

Aussitôt, il va au Gouvernement couper un papier, payer vingt et une livres et il n'a plus qu'à s'occuper de sa nourriture.

Nabaoueya s'affaire et toute la maison de Mohammed Soliman Issa aussi.

On prépare un grand sac, on le remplit de provisions. Des « Mekassarates », ce qui veut dire des choses que l'on doit casser avec les dents, des noisettes, des amandes, des noix,

puis des dattes sèches et du Battawa et du vermicelle, et même un peu de sucre et de café.

Puis les couturiers du village, sous la surveillance des femmes, lui préparent des vêtements tout blancs, des robes blanches et une grande et belle pièce blanche sans couture aucune, qui l'enveloppera de sa pureté quand il devra fouler la terre bénie du Hedjaz...

Trois jours avant son départ, il doit, malgré son inquiétude, se soumettre au caprice des gens du Gouvernement, ces gens-là torturent le fellah, par Dieu, et inventent tout ce qui peut le terroriser.

On lui fait trois piqûres avant son départ de trois jours, chaque jour une piqûre. Que ne ferait-on pour pouvoir partir et faire ce merveilleux pèlerinage?

Enfin, le grand jour approche, tout est en ébullition, le village, les cerveaux et tout.

Mohammed Soliman Issa est ému. C'est son premier voyage qui le rendra si imposant ! Il serre, au fond d'un sac profond en toile, dix livres pour les dépenses, et, un matin, avant le jour, tout le village se transporte avec lui jusqu'à la gare du Caire. On chante, on est ému, lui ne dit rien. Il part, c'est tout.

Et le train de terre l'a jeté à Suez et le train de Suez l'a jeté au bord du « salé » près de Sidi-el-Gharib. Il descend en mer et le train du « salé » le jette à Gadda. Et l'auto de Gadda le jette à Macca.

Puis il va prier à la Kaaba, boire l'eau purifiante et miraculeuse de Bir Zamzam et enfin la veille de la grande fête, il grimpe sur la montagne Arafat au crépuscule et, là, les pèlerins se mettent tous debout sur leurs pieds pour implorer le Seigneur. Il a une révélation, Mohammed Soliman Issa. Il comprend pourquoi la veille de la grande fête s'appelle « Yom el Wakfa », et, fier de sa découverte, il lève les yeux, les mains au ciel et remercie Dieu de l'avoir éclairé.

Tout le monde prie et des milliers de voix s'élèvent, et celui qui a des fautes, elles lui tombent des épaules et il redevient pur comme un enfant. Mohammed Soliman Issa est apaisé soudain. La cérémonie est terminée. Il prend alors un chameau et s'en va jusqu'à Médina la lumineuse, visiter le tombeau du Prophète Mahomet et poser dessus, pour rapporter des bénédictions, toutes les bricoles qu'on lui a confiées au village.

Ensuite, le trajet du retour recommence. Médina le jette à Macca, Macca le jette à Gadda, Gadda le jette dans le salé et le salé le jette à Suez.

Mais, arrivé à Suez, les Autorités le gardent trois ou quatre jours, l'auscultent, le torturent et retardent la joie du retour.

Se sentir si près sur le sol natal et si loin de son pays est une chose affreuse ! Alors, il envoie au village une lettre et leur dit ces simples mots : « J'arrive, on me retient à Suez, préparez-vous. »

Et alors la fièvre gagne le village. On pétrit le pain, on achète un mouton et un veau et la maison se prépare pour le retour du pèlerin.

Vite un homme qui sait toutes ces choses vient en courant et la maison de Soliman Mohammed Issa est toute barbouillée à la chaux blanche et les murs sont remplis de jolis dessins en couleur qui réjouissent la vue et montreront au pèlerin que tous l'ont suivi dans son grand voyage. Il sera heureux de retrouver tout ça ! Un train de terre, un train de salé (bateau), les chameaux qu'il montait, les autos qui le transportaient et des hommes et des femmes, et même le *Mahmal*, ce merveilleux tapis sacré porté sur les chameaux.

Tout le village se transporte, des heures avant l'arrivée du train, à Bab el-Hadid en chantant, et aussitôt qu'El Hag apparaît, les refrains éclatent joyeux : « Le croissant a paru au ciel. Et notre pèlerin éclaire la maison. »

Ô pèlerin, où faut-il te rencontrer ?

A la gare et sur deux rangées...

Les femmes chantent et hululent leur cri d'allégresse et tous s'engouffrent dans des autos louées pour la circonstance et qui les mènent tout droit au village.

Tout le long du trajet, on rit en tapant les mains, on crie, et toute cette allégresse réjouit Dieu et son pèlerin.

Au seuil de sa maison, tout le monde s'affaire ; on tue les bêtes sous ses pieds et tous chantent en chœur : « Soyez les bienvenus, ô visiteurs qui venez ! Vivent les noms que nous allons appeler ! »

Mohammed Soliman Issa, désormais Hag, sourit content. Il passe majestueusement sur le sang qui gicle sous ses pieds, et, pendant qu'il change les vêtements du voyage pour porter les nouveaux qu'on lui a préparés et la grande abaya noire de circonstance, le Féi, de sa plus belle voix, entonne les beaux versets qui illuminent et apaisent...

Les visiteurs viennent et tous disent : « *Al Hamdoulillah !* que tu es bien retourné ! que Dieu nous permette de monter nous aussi au Hegaz ! »

El Hag est assis, ses jambes sous lui, et raconte des choses merveilleuses. Il parle de choses confuses aussi, de réunions politiques, commerciales, religieuses, de communion de tous les musulmans de la terre, et, un à un, les grains de son magnifique chapelet passent entre ses doigts et font un petit bruit sec.

Personne ne comprend, on reste suspendu à ses lèvres, on le touche pour avoir une grâce, on l'envie beaucoup, tout est joyeux et la terre lui sourit au visage. Bénis soient les pèlerins et les pèlerinages !

NOUR EL-AÏNE.

# UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES.

---

## TROISIÈME ET QUATRIÈME CONVERSIONS

(FIN).

Un quart de siècle sépare *les deux Sources de la Morale et de la Religion* (1) de *l'Évolution créatrice*. Mais Henri Bergson, ce temps, est loin de rester inactif. Sans parler de ses cours au Collège de France, de ses communications à divers congrès, de la part qu'il prend aux travaux de la Société française de Philosophie et de l'Académie française, de conférences en France et à l'étranger, il publie encore deux volumes : *Durée et Simultanéité* et *l'Énergie spirituelle*. La guerre, que comme tous ceux de sa génération il attendait depuis 71 (2), sans le surprendre lui apparaît comme une catastrophe, encore qu'il ne doute à aucun moment de la victoire finale des forces spirituelles, des forces qui ne s'usent pas. Il va en Amérique, y fait des conférences, visite le président des États-Unis. Élu président de la Commission de Coopération Intellectuelle à la S. D. N.,

---

(1) Paris, 1932 (Alcan).

(2) *Les deux Sources*, p. 167. Pour toutes les citations qui concernent cet ouvrage, nous indiquerons simplement la page.

il démissionne pour raison de santé. Car Bergson est depuis longtemps et douloureusement malade : des rhumatismes particulièrement aigus tordent ses membres. Les mains, qui avaient été fines, sont gonflées et difformes. Les derniers temps, son état ne lui permet plus la marche, on doit le transporter et, pour ne pas encourir la curiosité inévitable des passants il préfère ne plus quitter Paris et cesse les visites qu'il rendait l'été à sa propriété des Vosges.

Au long de ces années, il travaille pourtant sans relâche au problème qui est pour lui le plus urgent de tous : le problème moral. C'est de ce biais, d'ailleurs, qu'on juge le mieux une philosophie, car Bergson a toujours soutenu la primauté de l'action sur la pensée : pour savoir ce que les hommes pensent, dit-il, il faut voir ce qu'ils font. Les préoccupations morales l'avaient envani avant l'achèvement de l'*Évolution créatrice* et ce fait marque déjà par lui-même un développement contingent, une nouvelle conversion, la quatrième. Les conclusions auxquelles ce mouvement le porte sont, elles aussi, contingentes. Le philosophe l'affirme lui-même : « nous dépassons, écrit-il, sans doute, les conclusions de l'*Évolution créatrice*... Les conclusions que nous venons de présenter complètent naturellement, quoique non pas nécessairement, celles de nos précédents travaux » (1). Et puis, l'homme en lui se sent vieillir, et la mort fut toujours la muse particulière des philosophes. Le dernier message qu'on laisse, son testament spirituel (2) on veut le gonfler d'autant de matière et d'espoir que le premier, avec seulement un peu plus de gravité et parfois un ton d'indéfinissable mélancolie, que dégagent ici les références à son œuvre passée qui l'éloignent au lointain *jadis* (3).

---

(1) p. 274-275.

(2) *La Pensée et le Mouvant*, quoique postérieure (1934), n'apporte rien d'essentiellement nouveau.

(3) C'est l'adverbe presque toujours employé.

Notre époque désorientée devrait écouter avec une attention particulière l'avertissement final que lui donne un de ses chefs authentiques qui, avant de l'énoncer, s'est si longuement penché sur elle.

\*  
\* \*

Suivre la genèse d'un livre, c'est demeurer contemporain de sa pensée créatrice, et Bergson enseigne qu'elle est d'abord négation et s'épanouit ensuite en doctrine. Seulement la négation elle-même suppose un noyau de positivité intense qui la suscite.

L'idée directrice des *deux Sources* s'étale jusque dans le titre : c'est, plus nette que jamais, l'affirmation du dualisme. Le livre parachève, en effet, avec plus de force encore, l'édifice de la dichotomie bergsonienne, car les vingt-cinq années qui viennent de s'écouler n'ont que trop affiché les conséquences qu'ont en morale les divers monismes.

Plus précisément c'est contre les deux monismes ici les plus puissants que porte la critique. L'un, vieux de Platon, marche chargé des défauts de l'intelligence. L'autre, tout récent, mais d'autant plus virulent qu'il semble apporter la certitude scientifique des faits. Les autres doctrines se ramènent aisément à l'intellectualisme ou au sociologisme.

Les deux thèses s'opposent d'ailleurs, et Bergson ne se fait pas faute d'utiliser contre elles les arguments dont elles usent l'une envers l'autre. Seulement les deux monismes s'accordent pour concevoir le progrès sous forme de mouvement continu et unilinéaire et ne doutent point que, d'un bout à l'autre, on ne rencontre que des différences de degré. Erreur liée paradoxalement, en apparence, mais très naturellement, au fond, à l'illusion inverse qui les porte tous deux à susciter des dualités imaginaires : opposition entre le vital et le moral pour le premier, entre la « mentalité primitive » et actuelle, la



« mentalité collective » et individuelle, pour le second. Dupe du futur antérieur, l'intelligence marie deux myopies : l'erreur de ramener à la continuité unilinéaire d'une gradation quantitative les discontinuités qualitatives et l'incapacité inverse à saisir la continuité indivisible d'un mouvement qualitativement simple, qu'elle représente par les sauts brusques d'une immobilité à l'autre. Celle-ci est d'ailleurs cause de celle-là, c'est l'illusion de Zénon et, à la racine, la méconnaissance de la durée. Ainsi, derrière les monismes en morale se cachent les postulats un à un dénoncés. Les conclusions des précédents ouvrages fusionnent dans ce nucléus de positivité explosive qu'il ne faut jamais perdre de vue. Bergson s'y adosse d'autant plus solidement qu'il a pris plus de peine à ce qu'elles ne soient pas vaines théories philosophiques ou scientifiques, mais des faits, des « résumés de résumés » de faits. Si le philosophe s'est refusé jusqu'ici à « dépasser de quoi que ce soit les données empiriques », c'était pour mieux le faire là où le saut s'impose. De ce point de vue toute l'œuvre s'éclaire : elle apparaît comme une fondation de ses vues sur l'action.

La doctrine où l'on aboutit est à la fois mystique et biologique, spiritualiste et pragmatiste : tendances peut-être divergentes mais qui, dans la durée bergsonienne ont toujours cohabité. Ce n'est d'ailleurs pas mystère : il suffit pour le comprendre de rendre à chaque mot le contenu que lui attache l'auteur.

Le contenu négatif de l'intuition s'exprime par la critique des monismes intellectualistes et sociologiques en morale et en religion. Contre eux, la dichotomie restaurera deux *moi*, deux sociétés et par conséquent deux morales et deux religions ; par contre la continuité apparaîtra de la morale et de la vie, de l'« âme primitive » ou « collective » et de la conscience individuelle.

Le sociologue est un intellectualiste, mais qui explique l'intelligence elle-même par la société. Bien que chaque groupe social possède une âme collective, elles sont toutes

pour lui, de même nature et proviennent de l'évolution continue du clan primitif. Cependant, affirme-t-il, les transitions insensibles ont fini par entraîner une différence de nature dans l'intelligence. En tout cas l'individu n'existe pas, il se ramène au simple reflet de la conscience collective, qui, pourtant, est irréductible à la sienne.

Inutile d'insister sur les préjugés multiples qui caractérisent ces théories. Seul le moi superficiel est social, enseignaient déjà les *Données immédiates*. Mais à part la durée singulière actuelle, il existe plus profondément encore un *moi primitif*, qui n'a pu se modifier puisqu'il n'existe pas de transmission héréditaire des habitudes acquises, et qui se caractérise par un *schéma* (1) des conditions les plus élémentaires et les plus générales pour qu'individu et société fussent viables. On a tort de dire « Chassez le naturel, il revient au galop », affirme Bergson, car on ne saurait chasser le naturel. Ce moi fruste est fixe au plus profond de nous. A cette première dualité vient s'en ajouter une autre. Si la durée du moi fruste est de l'infra-durée, l'autre est de la supra-durée. Tel est le moi du génie que caractérise l'intuition, mystique ou non. L'individualité haute n'obéit plus au décret qui institua notre espèce. Insérée à la vague et au vent de l'élan, elle se laisse porter à de nouveaux destins. Chacun de ces individus, loin de se résorber dans la société, constitue à lui seul une espèce nouvelle, plus qu'humaine, car il marque un niveau supérieur atteint par la vie. Certes, cette individualité est rare, elle l'est par essence ; et pourtant c'est la source des progrès moraux de l'humanité commune. Individu et société ont été posés ensemble, voulus *simultanés*. Individu et société sont *contemporains*, ils se poussent tour à tour ; « individu et société s'impliquent réciproquement : les individus constituent

---

(1) p. 296.

la société par leur assemblage ; la société détermine tout un côté des individus par sa préfiguration dans chacun d'eux» (1). Il y a quatre *moi* : le moi social, le moi profond, le moi primitif et le génie : la société expliquerait tout au plus le premier et une faible portion du troisième. Ces quatre *moi* se dessinent en chacun de nous : il est aisé de les retrouver, par exemple, dans le sentiment du respect de soi. La personne se scinde alors en deux : le moi qui respecte et le moi respecté. Le moi qui respecte englobe le moi primitif et le moi profond, le moi respecté est, d'habitude, le moi social. Mais la position peut être inversée et le moi social rejoindre le moi primitif dans le respect du moi profond et de l'intuition qui le prolonge (2). Appelons « âme close » l'âme primitive, le moi social et le moi profond, lorsqu'il se méconnaît, « âme ouverte », à tous les ouragans de la vie, la conscience du héros. Les sociologues prétendent, il est vrai, que le génie exprime seulement la tendance profonde de la société de son époque, qu'il cristallise la société future. Tout au plus les grands inventeurs reconstruisent-ils en une synthèse nouvelle les éléments préexistants. — Mais si le moi profond ne se ramène plus au social, si la durée ordinaire est imprévisible, si elle est déjà l'ordre de la création continue, comment en serait-il autrement du génie ? Les sociologues sont dupes de l'intelligence quand ils imaginent que le progrès des notions morales ou religieuses s'est fait par un accroissement d'intensité des mêmes notions originelles. *Tout serait donné* alors et le devenir moral lui-même en des éléments qu'il suffirait de compliquer avec eux-mêmes. Mais la société est tellement incapable d'expliquer le progrès moral, que la méthode des grands créateurs moraux a consisté, précisément, « à supposer possible ce qui est effectivement impossible dans une société donnée, à se représenter ce qui en résulterait

---

(1) p. 211. — (2) p. 64-67.

pour l'âme sociale et à induire alors quelque chose de cet état d'âme par la propagande et par l'exemple» (1). L'effet une fois obtenu, l'œuvre est reconnue géniale, on la rattache rétrospectivement à certaines causes, on la voit dans le prolongement d'autres efforts d'invention. Mais sans le génie, ces « causes » n'auraient rien donné, ce n'était pas des causes, l'œuvre ne paraissait pas géniale et loin de prolonger, semblait s'opposer au contraire aux créations géniales antérieures ; « quoi qu'on fasse, conclut Bergson, il faudra toujours revenir à la conception de créateurs moraux, qui se représentent par la pensée une nouvelle atmosphère sociale, un milieu dans lequel il ferait meilleur vivre, je veux dire une société telle que, si les hommes en faisaient l'expérience, ils ne voudraient pas revenir à leur ancien état. Ainsi seulement se définira le progrès moral ; mais on ne peut le définir qu'après coup, quand une nature morale privilégiée a créé un sentiment nouveau, pareil à une nouvelle musique, et qu'il l'a communiqué aux hommes en lui imprimant son propre élan » (2). L'intuition est posée *en même temps* que l'intelligence et la société : ce sont trois natures irréductibles. On ne saurait rétablir entre elles de continuité.

Le principe d'explication lui-même n'est pas simple, car il est deux sociétés au moins d'essence différente. La première est directement voulue par la nature, petit groupement, à la fois famille et patrie, le clan des sociologues. Mais le clan a grandi, il est devenu nation, empire, il semble même qu'il aboutisse à l'humanité. Mirage habituel de l'intelligence ! Car l'humanité n'est pas une société à laquelle on puisse assigner des limites dans le temps ou dans l'espace, c'est donc une société ouverte. Famille et patrie, au contraire, si vastes soient-elles, supposent toujours des frontières, elles sont closes. Or entre le clos et l'ouvert la différence est de nature et non pas de

---

(1) p. 78. — (2) p. 79-80.

degré. L'opposition n'est d'ailleurs pas seulement logique : l'origine de la seconde, les sentiments qu'elle répand sont radicalement distincts de la première. Si la patrie est en connexion avec la famille (1), c'est l'individu qui est lié à l'humanité. L'amour qui nous attache à la famille ou à la patrie est particulariste, il oppose à ce qui est à l'extérieur, il incite à la lutte, il n'exclut pas la haine (2). Il est la conséquence directe de l'instinct. Mais il n'y a pas d'instinct qui nous dicte l'amour de l'homme ; celui-ci est « indirect et acquis » (3). On n'y parvient pas en visant l'humanité, mais par delà elle : la religion ne dit-elle pas que c'est en Dieu, à travers Dieu seulement qu'on peut aimer les hommes, et les philosophes, ne fondent-ils pas dans la Raison le respect de tous ? Il y a deux amours, comme il y a deux sociétés, et on n'atteint au second qu'en passant par l'absolu. La forme ne dépend plus ici du contenu : on pourrait la remplir des hommes de la terre et de tous les vivants de l'univers, comme la vider complètement, la charité brillerait toujours la même chez celui qui la possède (4). Les sociétés closes sont statiques : par définition elles se ceignent de murs ; et lorsque l'impérialisme les pousse au dehors, c'est toujours pour s'arrêter, pour conserver. Ces caractères sont-ils pour étonner dans une société issue d'un acte statique et conservateur de l'élan vital ? Tout autre est l'origine de la société ouverte. Révée de loin en loin par les génies qui reprennent la marche en avant, elle jaillit de l'émotion divine qui, entraînant l'homme loin de l'homme, permet d'oublier et d'aimer. La patrie ouverte est, elle aussi, marche en avant, croisade, mouvement. A l'appel du héros les murs des Jérichos tombent, pour être reconstruits aussitôt le son évanoui. Mais les horizons entrevus continuent de hanter le cœur des hommes (5). « Les grandes figures morales qui ont marqué dans

---

(1) p. 27. — (2) p. 34. — (3) p. 28. — (4) p. 34. — (5) p. 288-289.

l'histoire, écrit Bergson, se donnent la main par-dessus les siècles, par-dessus nos cités humaines : ensemble, elles composent une cité divine où elles nous invitent à entrer. Nous pouvons ne pas entendre distinctement leurs voix, l'appel n'en est pas moins lancé ; quelque chose y répond au fond de notre âme, de la société réelle où nous sommes, nous nous transportons par la pensée à la société idéale» (1). Deux sociétés s'opposent : l'une, unie par quelque instinct, presque à la façon des cellules d'un organisme : une telle société n'a d'ailleurs jamais existé, bien que les groupements primitifs s'en rapprochent (2) ; l'autre, — « une société mystique qui engloberait l'humanité entière et qui marcherait, animée d'une volonté commune à la création toujours renouvelée d'une humanité plus complète — ne se réalisera pas plus dans l'avenir que n'ont existé de sociétés humaines à fonctionnement organique. Il n'en est pas moins vrai que ce sont les âmes mystiques qui ont entraîné et qui entraînent encore dans leur mouvement les sociétés civilisées» (3). Le monisme de la société est parfaitement insoutenable.

Mais là où l'unité existe les sociologues s'obstinent à introduire on ne sait quel dualisme. Il y aurait, d'après Lévy-Bruhl, une « mentalité primitive », inconcevable précisément parce que les cadres de la raison auraient évolué. — Seulement, il y faudrait supposer que la nature se soit modifiée par des acquisitions héréditaires ! La structure de notre esprit reste la même, seule l'expérience acquise, seule la matière change, parce que la société n'a pas dans les deux cas les mêmes besoins (4). L'étude des religions vérifiera cette conclusion. Et quelle hétérogénéité pourrait-il exister entre la conscience individuelle et sociale ? « Comment la nature, demande Bergson, en faisant de l'homme un « animal politique », aurait-elle disposé les intelligences de telle manière qu'elles se sentent dépayées

---

(1) p. 66. — (2) p. 82. — (3) p. 84. — (4) p. 106-107.

quand elles pensent « politiquement » (1)? Si individu et société sont contemporains, ils doivent être adaptés l'un à l'autre, sans quoi la vie n'eût pas été possible. L'unité rétablie ici condamnera l'unité fausse que le sociologue institue entre la religion, la magie et la science.

Lorsqu'on fait résonner ainsi les deux notes fondamentales on entend s'étirer deux séries d'harmoniques. Il est deux âmes et deux sociétés? Il y aura deux morales, leur forme, comme leur matière jailliront de deux sources. L'obligation, qui s'épanouit dans la société close est pression, poussée presque physique. Elle n'a d'ailleurs pas été voulue pour chaque devoir particulier. La nature en prenant le risque de l'intelligence a consenti de laisser à l'homme le soin de choisir ses règles de vie. Mais elle a voulu qu'il y ait des devoirs. L'ensemble des devoirs est absolument nécessaire. Si chaque habitude est contingente, « l'habitude d'avoir des habitudes » ne l'est pas. Tel est le « tout de l'obligation » qui remplace chez l'homme l'instinct qui cimente les sociétés animales. Et pourtant la société n'explique même pas cette pression : oublie-t-on qu'individu et société sont contemporains et posés ensemble dans l'acte constitutif de l'espèce? On ne saurait donc concevoir une société sans obligation puisque celle-ci est précisément la condition d'existence de la société. L'expérience d'ailleurs, ne montre rien de semblable. L'impératif catégorique ne s'explique pas autrement. Car le devoir, non pas tel ou tel devoir, mais le tout de l'obligation qui s'attache et pèse en chacun, doit absolument s'accomplir, il y va de la vie même de la cité. Seulement, l'homme est conscient de ses actes et il lui arrive ce qui arriverait à la fourmi si elle prenait un instant connaissance de son sort. L'intelligence, foncièrement égoïste, l'inciterait à négliger plutôt le devoir social. Mais l'instinct l'y force déjà et l'intelligence n'a que

---

(1) p. 108.

le temps de dire « Il faut parce qu'il faut », pour se jouer jusqu'au bout la comédie de la royauté absolue. La première obligation est diffuse dans la société et dans l'individu et pour retrouver la source, il faut remonter à la vie qui est derrière. Elle est d'essence biologique (1).

L'autre source de l'obligation est dans l'âme ouverte. L'idéal que le génie suscite est un immense appel qui nous aspire à lui. Lui-même, comme personne est un modèle que l'on désire imiter. La cité divine fascine d'un invincible attrait. C'est qu'à l'origine est une émotion puissante et agissante, une émotion qui est mouvement et qui nous emporte dans son mouvement. D'ailleurs, l'émotion s'épanouit toujours en actes. En dehors de l'instinct et de l'habitude c'est même la seule source de mouvement. Bien plus, ce mouvement ressemble de près au devoir. « Dans l'émotion la plus tranquille peut entrer une certaine exigence d'action, qui diffère de l'obligation définie tout à l'heure en ce qu'elle ne rencontrera pas de résistance, en ce qu'elle n'imposera que du consenti, mais qui n'en ressemble pas moins à l'obligation en ce qu'elle impose quelque chose » (2).

Un monisme de la matière en morale ne serait pas plus exact que le monisme de la forme. Deux justices s'opposent. L'une est proportion, compensation, égalité : elle est quantitative et les balances dont on la dotera, marquent bien son origine commerciale. Plus tard on estimera que la proportion doit être géométrique et non plus arithmétique : on reste toujours dans la quantité, dans le rapport. Et la justice que la religion attribue ordinairement à Dieu, n'est qu'une prolongation de cette justice close (3). Mais il existe une justice absolue, dont la définition est précisément de ne point mesurer, de ne point établir de rapport, d'affirmer que, lorsqu'il s'agit de l'homme on ne peut plus proportionner ; « elle n'im-

---

(1) p. 1 à 24, 81 à 83, etc. — (2) p. 35. — (3) p. 100.



plique ni échange, ni services, étant l'affirmation pure et simple du droit inviolable, et de l'incommensurabilité de la personne humaine, à toutes les valeurs» (1). L'illusion rétrospective nous représenterait évidemment les formes de plus en plus larges de la justice relative comme des approximations croissantes de la justice absolue. Mais il n'en est rien, « tout au plus devons-nous dire qu'une fois celle-ci posée, celles-là peuvent être considérées comme autant de stations le long d'une route qui, tracée rétrospectivement par nous, conduirait à elle. Encore faudrait-il ajouter qu'il n'y eut pas acheminement graduel, mais, à un certain moment, saut brusque» (2). Et comme il y a deux justices, il y a deux égalités, deux libertés, mais une seule fraternité, deux respects du droit, deux respects de soi, enfin deux éducations morales : l'une, celle de la société close, consiste à faire peser sur l'enfant la pression du tout de l'obligation ; elle s'exprime en formules impersonnelles et tendrait au dressage ; l'autre propose en modèle une grande personnalité qu'on s'efforce d'imiter et d'aimer : sa limite idéale serait la mysticité (3).

Mais la question principale demeure : quelle est la nature, quelle est la fonction de la religion ?

Les thèses intellectualistes n'ont pas de peine à établir l'origine intelligente des religions. Certes, les religions primitives déconcertent par leurs absurdités, mais c'est que l'intelligence manquait d'esprit critique et se laissait aller au jeu des associations d'idées. Le progrès de la critique, l'éveil de la philosophie et de la science ont transformé parallèlement les religions. La mythologie serait alors l'état de transition vers des religions presque entièrement rationnelles.

Mais comment l'intelligence, incapable de créer l'obligation morale, serait-elle la source de croyances qui plus

---

(1) p. 70. — (2) p. 72. — (3) p. 98-101.

encore que les premières commandent l'action. La pensée demeure irrémédiablement attachée au plan de la contemplation. Elle aura beau inventer une métaphysique, définir Dieu, l'homme et leurs rapports, ce sera seulement une métaphysique de plus. Pas plus qu'elle, la morale intellectuelle n'est capable d'imposer une religion. On a dit que c'est « par la supériorité de sa morale qu'une religion gagne les âmes et les ouvre à une certaine conception des choses... Mais la vérité est que, ni la doctrine à l'état de pure représentation intellectuelle, ne fera adopter et surtout pratiquer la morale, ni la morale ne rendra intellectuellement préférable la doctrine. Avant la nouvelle morale, avant la métaphysique nouvelle, il y a l'émotion » (1). Si morale et religion ont toutes deux une fonction sociale, elle n'est pas de même ordre. La première répond à des « obligations sociales d'un caractère très général, sans lesquelles aucune vie en commun n'est possible », la seconde constitue « le lien social particulier, concret, qui fait que les membres d'une certaine communauté sont attachés à sa conservation » (2). D'ailleurs l'histoire témoigne assez que les dieux n'ont pas toujours été d'une conduite morale et n'ont pas toujours prescrit la moralité (3). Si la religion est une métaphysique qui s'impose à la croyance, à l'émotion, si par là, elle se distingue des autres philosophies, c'est qu'on y « introduit quelque chose de différent qui soutient la représentation, qui lui communique je ne sais quelle efficace et qui est l'élément spécifiquement religieux » (4). Ce n'est pas davantage les récits imagés ou les mythes parfois ridicules qui constituent la religion, et ils ne sont pas dus au simple manque d'esprit critique, mais à une fonction qu'il s'agira de définir. Quand on fait la critique ou l'apologie de la religion, trop souvent « on s'attache ou on s'attaque à des récits dont elle a peut-être besoin

---

(1) p. 45. — (2) p. 219. — (3) p. 219. — (4) p. 100-101.

pour obtenir un état d'âme qui se propage ; mais la religion est essentiellement cet état d'âme » (1). La religion n'est pas pensée, elle est action, cela explique suffisamment que les anciens aient accepté des changements de dieux, la déification des empereurs, etc. L'esprit critique n'a rien à voir dans ce domaine (2). — D'ailleurs le dieu de l'intelligence, le Moteur immobile, Pensée de sa Pensée, agissant par l'attrait de sa perfection, le dieu d'Aristote, dérivé de l'Idée du Bien platonicienne, n'est nullement admirable. Comme l'*Évolution créatrice* le montrait, sa perfection est faite des défauts naturels de l'intelligence. On ne sait pourquoi, il a été adopté par la tradition philosophique et par la métaphysique religieuse elle-même. Et pourtant, c'est un être abstrait dont il est difficile de découvrir le rapport avec la fonction concrète que la religion remplit en l'homme. On se demande pourquoi les philosophes appellent Dieu, « un être que les hommes n'ont jamais songé à évoquer » (3), « qui n'a rien de commun avec ceux qu'adoraient les Grecs » qui « ne ressemble guère davantage au Dieu de la Bible et de l'Évangile » (4). A vrai dire « il s'agit si peu du Dieu auquel pensent la plupart des hommes que si, par miracle, et contre l'avis des philosophes, Dieu ainsi défini descendait dans le champ de l'expérience, personne ne le reconnaîtrait » (5).

Et cependant la religion n'est pas sans rapports avec l'intelligence. Seulement, pour les découvrir, il faut se souvenir que l'intelligence est une expérience audacieuse et hasardée, tentée par l'élan pour obtenir plus de conscience et de liberté de la matière.

Mais si l'intelligence porte de plus hautes espérances, c'est au prix « d'imperfections » (6). L'instinct, s'il est limité, vit confiant dans la force immense de la nature. « Plantes et animaux ont beau être livrés à tous les hasards, ils ne s'en reposent pas moins sur l'instant qui

---

(1) p. 290. — (2) p. 212-214. — (3) p. 261. — (4) p. 264.  
— (5) p. 258. — (6) p. 218.

passe comme ils le feraient sur l'éternité» (1). L'homme est le seul être qui craigne la maladie, qui ait l'angoisse de la mort. C'est que ne pouvait être créée une intelligence destinée à prévoir et qui ne prévît pas la mort. Et la pensée de la mort introduit avec elle l'hésitation et la crainte (2). L'instinct procure de même à l'animal une assurance parfaite dans l'accomplissement de chaque acte : il ne doute point de la réussite de son action, ne se demande pas à quoi elle est due. Mais l'intelligence ne pouvait mener plus loin sans nous priver de cette assurance. Elle constate tout près les frontières de sa puissance. Elle mesure notre faiblesse, notre inhabileté. Il y a à l'origine un déséquilibre entre sa forme et sa matière : comme l'œil qui pour distinguer les objets rapprochés est doué d'un regard qui porte à l'infini, l'intelligence destinée aux nécessités vitales, constate de surcroît l'immensité de la nature et notre impuissance. Ce vide entre la forme et la matière est aujourd'hui comblé par la science réelle et la science virtuelle qui la prolonge jusqu'aux limites de l'univers. Mais chez le primitif, la connaissance est jouée et taillée à l'exacte mesure de son action sur les choses. La science est tout entière virtuelle (3). L'intelligence fait de l'homme le seul être « qui hésite et tâtonne, qui forme des projets avec l'espoir de réussir et la crainte d'échouer» (4). Enfin, l'intelligence est naturellement égoïste, et l'homme « ne peut réfléchir à ce que la nature lui demande, en tant qu'elle a fait de lui un être social, sans se dire qu'il trouverait souvent son avantage à négliger les autres, à ne se soucier que de lui-même» (5). Ces trois craintes hantent sa pensée et pouvaient le déprimer au point de le rendre incapable d'action.

Dans l'acte simple, qui a précipité dans l'existence l'intelligence et ses défauts, ne saurait manquer le contre-

---

(1) p. 218. — (2) p. 135-137. — (3) p. 115, 144-149, 180-181. — (4) p. 218. — (5) p. 218 et 126-127.

poids nécessaire : l'espèce n'eût pas été viable autrement. Une fonction doit exister, chargée de lui redonner la confiance qui lui manque. Et cette fonction existe, l'introspection nous la révèle. On l'assimile à tort à l'imagination parce qu'elle aussi évoque des images. Seulement, il ne faut pas partir du langage mais du réel, et comme le bon cuisinier de Platon, découper les phénomènes d'après leur structure intime (1). Or les images ont ici une force spéciale : intenses au point de paraître réelles, elles hallucinent. Et il s'agit d'habitude de personnes ; elles ont toujours du moins une certaine personnalité. Il serait commode de l'appeler *fonction fabulatrice*. C'est elle qui est à l'origine des religions, des mythes, des légendes, des drames et du roman. — Pourquoi, demandera-t-on, est-ce précisément une fonction d'images hallucinatoires et personnalisées qui sert à compenser les incertitudes de l'intelligence ? C'est qu'il n'y a pas le choix. L'intelligence n'accepte pour réel que la perception ou sa contre-façon. La perception ne rassurera pas, puisque c'est elle qui inquiète ; ce sera donc au monde imaginaire à s'imposer avec la force de la perception. Maintenant l'image est personnalisée parce que la grande peur est celle de l'inhumain. Bien moins effrayants sont les génies et les diables que la nature impassible. Ils établissent une camaraderie entre les événements qui nous effrayent et nous, ils nous libèrent de la peur paralysante (2). Tels sont donc le rôle et la raison d'être de la fonction fabulatrice sur laquelle Bergson s'étend à loisir (3).

Elle est le souvenir de l'instinct qui surveille l'intelligence, ou plutôt c'est la vie, derrière l'instinct et l'intelligence, qui suscite à l'intérieur de l'intelligence des représentations compensatrices apparentées à l'instinct. Elle n'a pas été, à proprement parler, voulue par la nature,

---

(1) p. 111, 193, 207. — (2) p. 125, 160-168. — (3) p. 111-113, 114, 123-125, 135, 168-170, 183, 197, 207-210, 216-219, 221-222, 224, 290, etc.

mais elle s'explique naturellement : « si, en effet, nous la joignons à toutes les autres fonctions psychologiques, nous trouvons que l'ensemble exprime sous forme de multiplicité l'acte indivisible par lequel la vie a sauté de l'échelon où elle s'était arrêtée jusqu'à l'homme » (1). Le rôle de la fonction fabulatrice est donc d'élaborer des religions puisque la religion, du moins cette première religion, apparaît comme « une réaction défensive de la nature contre ce qu'il pourrait y avoir de déprimant pour l'individu et de dissolvant pour la société, dans l'exercice de l'intelligence » (2). Compensation à l'idée de la mort, d'où l'idée d'une survie de l'âme (3) ; compensation au sentiment du risque, d'où la magie (4) ; compensation à l'égoïsme enfin, d'où le Dieu de la cité (5). Créée par nécessité, la fonction a pu s'exercer aussi, par luxe, dans le drame, les légendes, le roman (6). — Mais alors, pourquoi s'impose-t-elle avec une obligation particulière lorsqu'il s'agit d'images religieuses, et comment la science ne l'a-t-elle pas discréditée ? A la première question on répondrait qu'elle est là dans la fonction voulue par la nature (7) ; là, aussi, l'adhésion de chacun renforce celle de tous. « Tant que la science expérimentale ne se sera pas solidement constituée, déclare en effet Bergson, il n'y aura pas de plus sûr garant de la vérité que le consentement universel. La vérité sera le plus souvent ce consentement même (8). » — Enfin, il n'est pas de religion sans rites et cérémonies, qui aussitôt sortis de la croyance réagissent sur elle ; car, se dit-on, « s'il y a des dieux, il faut leur vouer un culte ; mais du moment qu'il y a un culte, c'est qu'il existe des dieux » (9). Tel est le rôle notamment du sacrifice et de la prière. Déjà dans la perception ce sont les éléments moteurs qui donnent à l'image son actualité et la distinguent du souvenir. Ici,

---

(1) p. 210, 224. — (2) 219. — (3) p. 137. — (4) p. 147. — (5) p. 127. — (6) p. 111, 207-208. — (7) p. 210. — (8) p. 211. — (9) p. 214.

les éléments moteurs sont ajoutés de l'extérieur à l'image, mais le résultat est le même : l'illusion de la réalité (1). Les images religieuses, affirme Bergson, son idéo-motrices (2).

Si maintenant la religion se conserve malgré la science, c'est que d'abord, l'homme est toujours sujet à la mort, il l'est encore au risque, dont la science peut même nous faire prendre plus complètement conscience (rien n'est plus terrible, par exemple, que l'idée scientifique du tremblement de terre), enfin parce que nous sommes plus que jamais tentés de sacrifier la société à notre égoïsme. La nature de l'homme étant immuable, la fonction fabulatrice est toujours à l'œuvre. Surtout, si la religion s'est conservée, c'est que l'homme a découvert une autre religion, qui n'est plus un tissu de fables, encore qu'elle joue le même rôle, et qui, se mélangeant à la première, lui a communiqué le respect qu'elle inspire.

On apprécie en quel sens spécial la religion est issue de l'intelligence. Elle est une réaction contre ses dangers. Cette réaction fait d'ailleurs partie de l'intelligence en général, mais joue un rôle particulier. Bergson lui-même souligne que la fonction fabulatrice est « à l'intérieur de l'intelligence » et plus nettement encore il écrit : « la fonction fabulatrice, qui appartient à l'intelligence et qui n'est pourtant pas intelligence pure » (3). Comme elle remplace l'instinct, on peut dire que c'est un « instinct virtuel » (4), ou mieux encore un « instinct intellectuel » (5).

L'autre religion, la religion du génie mystique, n'est certes pas intelligence, bien qu'elle calme les mêmes hésitations (unique raison, d'ailleurs, pour l'emploi du même mot). Mais la fonction fabulatrice y parvient « en lui racontant des histoires comparables à celles dont on berce les enfants » (6), alors que la religion dynamique exige de l'homme l'effort de remonter par delà les choses

---

(1) p. 215. — (2) p. 225. — (3) p. 218. — (4) p. 114.  
— (5) p. 170. — (6) p. 225.

à la vie même et à la source de la vie. Confiance haute de celui qui se sent emporté par l'élan même. L'intuition, libérée du somnambulisme par l'intelligence, et partant des problèmes que l'intelligence suscite, s'élargit en émotion supra-intellectuelle. Et comme il y a deux religions, il y a deux prières et deux sacrifices. Le rôle de l'intelligence dans cette religion est, on le voit, tout différent de ce qu'imaginaient les intellectualistes. Si l'on veut à tout prix un monisme, il faudrait remonter derrière la fonction fabulatrice et le génie à la vie même. On dirait alors que toute religion, comme toute morale, est d'essence biologique.

Ces considérations condamnent à l'avance les thèses sociologiques. Elles soutiennent que la religion unique, expression de l'âme collective, et son évolution s'expliquent par le devenir de la société : pour certains même les religions d'aujourd'hui n'auraient pas plus de valeur que les plus primitives. A l'origine, se trouverait une sorte de philosophie panthéistique naturelle à l'homme : il verrait circuler en toutes choses une sorte de force, un fluide, le *mana*, qui constituerait aussi l'âme, ou dont celle-ci participerait. Le *totem*, culte d'un animal dont le clan se croirait descendre, serait solidaire de cette notion, ainsi que le *tabou*, qui exprimerait l'interdiction religieuse, et dont l'efficace viendrait également du *mana*. La magie et la science enfin dériveraient de cette même idée. Ainsi « l'animatisme » serait la religion primitive, d'elle sortirait tout le reste. Plus anciennes, et discréditées par les sociologues, les théories animistes voient dans le culte des *esprits*, qui est universel, la religion originelle.

Mais l'âme primitive ou collective n'est pas différente de la nôtre. L'individu et le génie existent. La religion a deux sources, dont aucune n'est sociale. Tout au plus un des rôles de la religion statique est-il de maintenir la cohésion de la société. Quant au but principal de la religion ouverte, il est de faire tomber les murs de la cité ;



et comme on ne passe pas de la famille et de la nation à l'humanité, la religion dynamique, que l'homme éprouve indépendamment de sa destination sociale, et même contre elle, se dresse contre tout monisme sociologique. La confusion est née du mélange des deux religions dans la mythologie. Celle-ci n'est pas une étape sur un progrès unilinéaire, mais le point d'interférence de deux mouvements, l'un de tournoiement sur place, l'autre d'élan vertical. On voit se former alors une religion mixte où les formules de la religion haute restent vides, où se continuent encore les rites et les conceptions des religions closes. « Ainsi s'intercalent des différences apparentes de degré entre deux choses qui diffèrent radicalement de nature, et qui ne semblaient pas d'abord devoir s'appeler de la même manière (1). »

Pour étudier sérieusement la religion statique il faut partir, comme nous l'avons fait, de l'introspection. La religion primitive est cette hallucination d'un *Événement* demi-personnalisé, qui comporte une *signification humaine*, une *intention* bonne ou mauvaise (l'intention bonne est d'ailleurs seule primitive, mais l'intention mauvaise s'y oppose presque immédiatement). Telle est le tronc commun des formes les plus variées de religions statiques. Cette hallucination se retrouve évidemment pour les trois inquiétudes de l'intelligence. Trois routes divergent donc immédiatement de l'unité primitive. La nécessité première est de conserver la société ; et comme l'intelligence solidifie les actions en choses, les intentions semblent partir des objets : ce sont des poussées, semi-physiques, semi-morales, des tabous qui règlent les nécessités de la vie en société close. La peur du risque, le sentiment d'impuissance se prolongent naturellement dans l'émotion par des gestes qui voudraient être efficaces en l'absence même de l'objet : c'est la magie, qui est naturelle et innée à

---

(1) p. 229 et 197-199, 227-230, 253-254.

l'homme, n'étant que l'extériorisation d'un désir dont le cœur est rempli. Les phrases et les pratiques magiques viendront plus tard pour dispenser de l'émotion ; c'est une formulation de la paresse. Quant au mana, il serait postérieur et non antérieur à la magie et exprimerait simplement le fait qu'elle soit possible : pour que l'action porte au loin, il faut qu'il y ait une force physique qui soit pourtant sous le commandement de l'homme, une sorte de « fluide humain » ; l'idée de mana tiendrait ainsi à une *dépersonnalisation* de l'*intention* originelle. Enfin, l'angoisse de la mort suscite l'image de la survie. A cette image se mélange celle des esprits, qui ne sont que l'*intention* en tant qu'elle est installée dans les choses et celle de mana, qui donne aux morts le pouvoir d'agir sur la nature : d'où le culte des morts et des ancêtres. Le culte des animaux s'explique du fait que chaque animal semble ne représenter qu'une seule qualité ; or comme on solidifie l'*intention* en chose, on veut également s'approprier la qualité qui semble être à la source de l'*intention*. Les primitifs l'ont tout naturellement représentée par des animaux chez qui elle est apparente. Quant au totem, il n'aurait même pas, à l'origine, de signification religieuse : l'animal se présente en effet sous l'aspect impersonnel de l'espèce, et le primitif, pour désigner deux clans différents, a dû tout naturellement les distinguer par le nom de deux animaux différents. L'idée d'une descendance de l'animal, a pu se greffer plus tard sur ce besoin de lexique. En tout cas, l'idée de totem n'entretient aucun rapport avec celle de tabou et de mana. Telle serait la religion primitive. Bien plus tard, et par transition insensible, l'humanité parvient à l'idée de dieux personnalisés. Ils se dégagent peu à peu de la foule des esprits lorsqu'ils sont attachés à un groupement social assez important. Le dieu est lui aussi issu de l'*intention* primitive. Mais pour y aboutir, il a fallu la *personnaliser* de plus en plus. Le polythéisme marque donc un développement très important. Mais il ne supprime pas la religion plus ancienne,

ils se mélangent au contraire, et c'est la mythologie, où l'on trouve également des idées provenant du mysticisme antique. Ainsi, les choses se sont passées tout autrement que ne l'imaginent les sociologues. Ce n'est pas un développement unilinéaire, mais une évolution en gerbe, des voies qui divergent, pour se recouper plus tard. La magie fait partie de la religion, puisque sa fonction est de calmer une inquiétude inhérente à l'exercice de l'intelligence ; mais à l'intérieur de la fonction fabulatrice magie et religion contemporaines, divergent à partir de l'*intention* demi-personnalisée. Tout cela, certes, apparaît d'une complexité inextricable, mais ce n'est que l'envers du mouvement indivisible qui a posé en bloc l'intelligence, ses dangers et leur compensation. « A un dieu, qui regarderait d'en haut, le tout paraîtrait indivisible, comme la confiance des fleurs qui s'ouvrent au printemps (1). »

La négation n'est négative qu'en apparence. Aussi la substitution d'un nouvel ordre à tous ceux critiqués se fait-elle aisément.

L'*Évolution créatrice*, dont les conclusions sont rappelées bien des fois (2), avait suivi le développement de la vie « jusqu'au point où la religion devait sortir d'elle ». C'est qu'alors, ajoute Bergson « le courant vital qui traverse la matière... nous le prenions simplement pour donnée. De l'humanité qui est au bout de la direction principale, nous ne nous demandions pas si elle avait une autre raison d'être qu'elle-même ». Mais c'est précisé-ment « cette double question (que) l'intuition mystique pose en y répondant » (3).

Ici, morale et religion ne sont plus distinguées. C'est le même génie, la même émotion qui font germer l'une et l'autre. A vrai dire, elles n'apparaissent plus que comme les deux aspects extérieurs d'une même réalité.

L'émotion mystique est unique, inexprimable, ou, lors-

---

(1) p. 222. — (2) p. 115-124, 223-226, 270-276, 287-288, etc. — (3) p. 275-276.

qu'on l'exprime presque contradictoire (1), elle est mouvement, action, souffle, incendie qui se propage. Elle est enthousiasme, appel; c'est l'effort de l'homme pour briser la décision de briser le mouvement qui précipita l'espèce humaine. Replacée dans le mouvement l'âme sent la vanité des choses : « bien-être, plaisirs, richesse, tout ce qui retient le commun des hommes laisse (les mystiques) indifférents. A s'en délivrer, ils ressentent un soulagement, puis une allégresse. Non pas que la nature ait eu tort de nous attacher par de solides liens à la vie qu'elle avait voulue pour nous. Mais il s'agit d'aller plus loin, et les commodités dont on se trouve bien chez soi, deviendraient des gênes, elles tourneraient en bagage encombrant s'il fallait les emporter » (2). L'obstacle matériel est tout simplement inexistant. De l'âme ouverte « on ne peut pas dire qu'elle soulève des montagnes, car elle ne voit pas de montagnes à soulever » (3). Mais suivons l'âme dans son voyage, avec elle embarquons-nous. Bergson fait une description admirable de la randonnée dont nous reproduisons la plus grande partie. « Ébranlée dans ses profondeurs par le courant qui l'entraînera, écrit-il, l'âme cesse de tourner sur elle-même. Elle s'arrête comme si elle écoutait une voix qui l'appelle. Puis elle se laisse porter, droit en avant. Elle ne perçoit pas directement la force qui la meut, mais elle en sent l'indéfinissable présence ou la devine à travers une vision symbolique. Vient alors une immensité de joie, extase où elle s'absorbe, ou ravissement qu'elle subit : Dieu est là, et elle est en lui. Plus de mystère. Les problèmes s'évanouissent, les obscurités se dissipent; c'est une illumination. Mais pour combien de temps? Une imperceptible inquiétude, qui planait sur l'extase, descend et s'attache à elle comme son ombre... Quand le sentiment a grandi au point d'occuper toute la place, l'ex-

---

(1) p. 57. — (2) p. 49. — (3) p. 50-51.

tase est tombée, l'âme se retrouve seule et parfois se désole... Elle sent qu'elle a beaucoup perdu ; elle ne sait pas encore que c'est pour tout gagner. La phase définitive, caractéristique du grand mysticisme se prépare... (L'âme sent) un manque çà et là, une douleur partout. Mais cette peine toute superficielle n'aurait qu'à s'approfondir pour venir se perdre dans l'attente et l'espoir d'un instrument merveilleux. L'âme mystique veut être cet instrument. Maintenant c'est Dieu qui agit par elle, en elle : l'union est complète, et par conséquent définitive... C'est désormais pour l'âme une surabondance de vie. C'est un immense élan. C'est une poussée irrésistible qui la jette dans les plus vastes entreprises. Une exaltation calme de toutes ses facultés fait qu'elle voit grand et, si faible soit-elle, réalise puissamment. Surtout elle voit simple, et cette simplicité qui frappe aussi bien dans ses paroles que dans sa conduite, la guide à travers des complications qu'elle semble ne pas même apercevoir. Une science innée, ou plutôt une innocence acquise, lui suggère ainsi du premier coup la démarche utile, l'acte décisif, le mot sans réplique. L'effort reste pourtant indispensable, et aussi l'endurance et la persévérance. Mais ils viennent tout seuls, ils se déploient d'eux-mêmes dans une âme à la fois agissante et « agie » dont la liberté coïncide avec l'activité divine. Plus rien qui paraisse distinguer un tel homme des hommes parmi lesquels il circule. Lui seul se rend compte... De cette élévation il ne tire, d'ailleurs, nul orgueil. Grande est au contraire son humilité. Comment ne serait-il pas humble, alors qu'il a pu constater dans des entretiens silencieux, seul à seul, avec une émotion où son âme se sentait fondre tout entière, ce qu'on pourrait appeler l'humilité divine ? (1) » Seuls les mystiques chrétiens, affirme Bergson, ont atteint cette plénitude. Le mysticisme grec ou hindou s'arrêtaient à l'extase et Bergson,

---

(1) p. 245-249.

pragmatiste et volontariste, pour qui l'action passe toujours la pensée, décèle là une infériorité capitale.

L'émotion mystique est exigence d'action et de création. Mais comme, dans le mysticisme chrétien, la religion dynamique existe déjà, le génie vient la retracer en termes de feu, car l'essentiel du christianisme, c'est la propagande de la mysticité. Malheureusement le christianisme a dû pour s'imposer se mélanger aux religions closes et prendre la suite de la philosophie alexandrine. Aussi la religion constituée est-elle au mysticisme ce que la vulgarisation est à la science (1). Le mystique est donc tout d'abord un intensificateur de la religion, car il va au plus pressé. Mais son « but ne serait atteint que s'il y avait finalement ce qui aurait dû théoriquement exister à l'origine, une humanité divine » (2).

Mysticisme et christianisme se conditionnent par là indéfiniment. Mais il y a eu un commencement, le Christ. « Du point de vue où nous nous plaçons, écrit Bergson, et d'où apparaît la divinité de tous les hommes, il importe peu que le Christ s'appelle ou ne s'appelle pas un homme. Il n'importe même pas qu'il s'appelle le Christ. Disons simplement que si les grands mystiques sont bien tels que nous les avons décrits, ils se trouvent être des imitateurs et des continuateurs originaux mais incomplets, de ce que fut complètement le Christ des Évangiles » (3).

Le christianisme apporte au monde le sentiment nouveau qui brise tous les enclos où l'homme est parqué, émotion qui rend agissante la mystique chrétienne, en même temps qu'elle illumine la nature même de Dieu. Amour. Le mystique ne finira jamais de le dépeindre. Amour infini, moral, métaphysique, amour de l'humanité, mais qui redescend vers elle après être monté jusqu'à Dieu. « L'amour qui le consume n'est plus l'amour d'un homme pour Dieu, c'est l'amour de Dieu pour tous les

---

(1) p. 255. — (2) p. 256. — (3) p. 256.

hommes. A travers Dieu, par Dieu, il aime l'humanité d'un divin amour (1).» « Amour auquel chacun d'eux imprime la marque de sa personnalité, amour qui est alors en chacun d'eux une émotion neuve, capable de transposer la vie humaine dans un autre ton. Amour qui fait que chacun d'eux est aimé ainsi pour lui-même, et que par lui, pour lui, d'autres hommes laisseront leur âme s'ouvrir à l'amour de l'humanité (2).»

La révolution de l'intuition mystique opère à l'intérieur de la morale et de la religion s'étend aussi à la métaphysique. Car la mystique permet d'aborder pour ainsi dire expérimentalement le problème de la nature de Dieu, de la création et de l'élan vital.

Dieu est amour, enseignent tous les mystiques. L'amour n'est pas un caractère de Dieu, c'est Dieu même. Dieu est personne. Il ne s'agit pas de tomber, certes, dans un grossier antropomorphisme. Mais nous-mêmes, envahis pas une émotion supérieure, ne sommes-nous pas cette émotion et pourtant plus que jamais nous-mêmes, simplifiés, unifiés, intensifiés, chargés de pensée, impatientes d'action ? « Une émotion de ce genre ressemble sans doute, quoique de très loin, au sublime amour qui est pour le mystique l'essence même de Dieu (3).» Et l'émotion supra-intellectuelle est toujours création. Elle exige de s'exprimer en mots, en formes, en actes, qui constituent son complément. C'est « une forme qui voudrait créer sa matière »... Non point, certes, que la matière soit une émanation de Dieu ; ni nécessaire à sa perfection. Une émotion d'ordre supérieur se suffit à elle-même ; elle est « qualifiée par son essence, non par son objet » (4). Cependant il est difficile « de concevoir un amour agissant qui ne s'adresse à rien ». Et de fait les mystiques témoignent, croit Bergson, que « Dieu a besoin de nous, comme nous avons besoin de Dieu » (5). Enfin l'élan vital

---

(1) p. 249. — (2) p. 101. — (3) p. 271. — (4) p. 273.  
— (5) p. 273.

est, lui aussi, amour et non plus seulement conscience. Il voudrait réaliser des être divins, capables de coïncider avec Dieu dans l'amour. Il est projeté solidairement avec la matière, qui, précisément, le distingue du Créateur (1).

Quant au problème de la survie de l'âme, l'expérience mystique confirme les conclusions de *Matière et Mémoire*. L'âme qui coïncide avec Dieu se sent éternelle. Mais on ne saurait affirmer que la survie assurée à toutes les âmes « se confonde avec celle où viennent dès ici-bas, s'insérer des âmes privilégiées ». On ne saura donc pas si cette seconde survie est « pour un temps ou pour toujours » (2).

L'intuition mystique confirme ainsi pleinement, en les dépassant, les conclusions empiriques des précédents travaux. Elle devrait donc entraîner la certitude. « Dans ces conditions, conclut Bergson, rien n'empêche le philosophe de pousser jusqu'au bout l'idée, que le mysticisme lui suggère, d'un univers qui ne serait que l'aspect tangible de l'amour et du besoin d'aimer, avec toutes les conséquences qu'entraîne cette émotion créatrice, je veux dire l'apparition d'êtres vivants où cette émotion trouve son complément, et d'une infinité d'autres êtres vivants sans lesquels ceux-ci n'auraient pas pu apparaître, et enfin d'une immensité de matérialité sans laquelle la vie n'eût pas été possible... Ailleurs, il n'y a peut être que des individus radicalement distincts à supposer qu'ils soient encore multiples, encore mortels ; peut-être aussi ont-ils été réalisés alors d'un seul coup et pleinement. Sur la terre en tout cas, l'espèce qui est la raison d'être de toutes les autres n'est que partiellement elle-même. Elle ne penserait même pas à le devenir tout à fait, si certains de ses représentants n'avaient réussi, par un effort individuel qui s'est surajouté au travail général de la vie, à

---

(1) p. 275. — (2) p. 283.



briser la résistance qu'opposait l'instrument, à triompher de la matérialité, enfin à retrouver Dieu» (1).

\*  
\* \*

C'est sous ce jour qu'apparaissent maintenant les paysages métaphysiques et cosmologiques de la philosophie bergsonienne. On est loin de la source en apparence modeste du début, le moi profond des *Données immédiates!* La *durée* s'est progressivement élargie, spiritualisée, a pénétré l'univers, s'est projetée en Dieu, est devenue conscience et création et, finalement, amour.

Tel est le couronnement de l'œuvre philosophique de Henri Bergson, elle-même un voyage aux aventures imprévisibles (2).

Alexandre PAPADOPOULO.

---

(1) p. 274-275.

(2) Ceci termine la série d'articles de la *Revue du Caire*, mais non point l'ouvrage, qui comportera deux chapitres supplémentaires de jugements et de critiques.



BRANDY

RHUM

ZIBIB

LIQUEURS



TRIPLE SEC

VERMOUTH

VINS SUPÉRIEURS

BLANC ET ROUGE

SIROPS

# **LA SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE D'ÉGYPTE**

## **CONTRIBUE AU DÉVELOPPEMENT AGRICOLE EN**

- ⊗ fournissant de bonnes semences pour diverses cultures
- ⊗ fournissant les meilleurs engrais
- ⊗ donnant des conseils sur la mise en valeur des terres, le traitement du sol et l'amélioration des terres alcalines
- ⊗ donnant des informations de première main sur tous les problèmes agricoles, l'élevage et l'alimentation du bétail
- ⊗ donnant des conseils sur les questions hygiéniques et sociales relatives aux fermes

---

Visitez la ferme modèle de **BAHTIM** (près de Choubra)  
et le Musée du Coton de **GHÉZIREH**

VOUS Y SEREZ LES BIENVENUS

---

## **La SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE**

est toujours prête à discuter les problèmes agricoles  
et à aider à les résoudre

**B. P. 63 Ghézireh - LE CAIRE**

**Téléphone n° 46257**

Compagnie Centrale d'Éclairage  
par le Gaz et par l'Électricité

**LEBON & C<sup>IE</sup>**

LE CAIRE >< ALEXANDRIE

**Force Motrice Électrique**  
**Tarifs Réduits pour Industries**

Vente à tempérament et location  
de chauffe-bains à gaz et d'appareils

**Appareillage en tous genres**

**GAZ ET ÉLECTRICITÉ**

—●—  
Cokes calibrés - Brai (Pitch)  
Goudron brut et deshydraté  
Huiles minérales dérivées  
du goudron - Naphtaline

VIENT DE PARAÎTRE

Aux éditions de la R. D. C.

PRESTIGIEUX

# Mon Séjour chez les Nazis

PAR

GÉRAUD JOUVE

AGRÉGÉ D'ALLEMAND,

DIRECTEUR DE L'AGENCE HAVAS À BERLIN JUSQU'À LA GUERRE

- Le plus important témoignage sur le III<sup>e</sup> Reich depuis Rauschning et Strasser
- Une galerie de portraits exécutés de main de maître
- Une fresque psychologique d'une finesse et d'une pénétration sans égal

GÉRAUD JOUVE se révèle un maître de la plume : sous les chefs, il nous montre les hommes, petits, grotesques, cruels, rusés, refoulés, parfois sincères.

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES  
ÉGYPTE, PALESTINE, SYRIE

Édition ordinaire..... P. T. 12  
Sur papier R. D. C., numérotée de 1 à 125... — 25

---

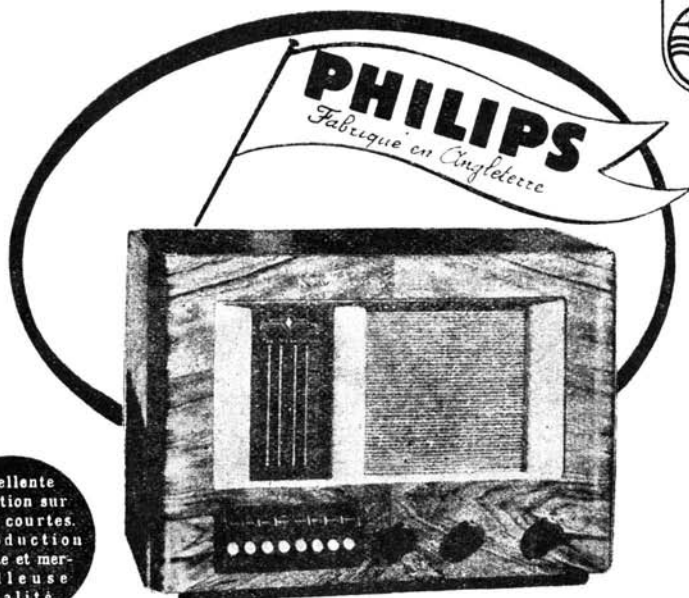
Nos Abonnés et Amis doivent soutenir nos efforts pour développer le goût de la bonne lecture en propageant nos éditions.



Votre vieil appareil de radio est trop bruyant...

*il ne capte pas  
les stations que  
vous désirez...*

*Remplacez-le par un récepteur moderne parfait*



Excellente  
réception sur  
ondes courtes.  
Reproduction  
parfaite et mer-  
veilleuse  
tonalité.

Modèle 151 AL "Bandsread" a bandes étalées

DEMANDEZ UNE DÉMONSTRATION AUX REVENDEURS AUTORISÉS PHILIPS

**PHILIPS ORIENT S.A.**

34 Sh. Gameh Charkass  
Tél. 49988\* LE CAIRE

10 Sh. Sesostris  
Tél 20205 ALEXANDRIE

# REVUE DU CAIRE

Organe mensuel de l'Association Internationale  
des Écrivains de Langue Française

(Section d'Égypte)

---

COMITÉ DE LECTURE :

MOHAMMED ZULFICAR BEY, TAHA HUSSEIN BEY,  
GASTON WIET.

---

Abonnements pour l'Égypte P. T. 75  
pour l'Étranger le port en plus.

---

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel  
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne  
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue  
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne  
l'administration.

---

LE NUMÉRO : 7 PIASTRES.